

Certificat de scolarité

LYCÉE BUGEAUD ALGER

Le Proviseur

CERTIFICAT DE SCOLARITE

LE PROVISEUR

Le Proviseur du Lycée soussigné certifie que

M. Péris René Gilbert

né le 25 Octobre 1924

à Alger

a ~~complété ses études dans l'établissement~~ complété ses études dans l'établissement jusqu'en juin 1946

classé de 1^{er} M 1

en qualité de Étudiant libre

ALGER, le 27 Janvier 1947

Le Proviseur,



Deuxième partie

Mon adolescence

(1941 - 1947)

La Campagne de Russie

Le pacte Ribbentrop-Molotov de "non-agression", signé le 23 août 1939, garantissait à Hitler la non-intervention soviétique dans la guerre qu'il déclencherà le 3 septembre à l'Ouest, en contrepartie d'un partage de la Pologne.

*Le 22 juin 1941 l'Allemagne rompt cet accord par **l'Opération Barbarossa** en envahissant l'URSS avec 190 divisions, 5 000 avions et 3 500 chars.*

Malgré une progression foudroyante et la capture de millions de Soviétiques, les forces allemandes, surprises par un froid glacial et sans équipement adéquat, vont être stoppées à quelques kilomètres de Moscou, leurs blindés enlisés dans la boue. Hitler fera la même erreur que Napoléon en 1812.

***"La Bataille de Moscou"** s'étalera d'octobre 1941 à janvier 1942 et ses pertes s'élèveront à : 700 000 Soviétiques et 250 000 Allemands.*

Dans sa retraite l'armée rouge par une défense héroïque permet le déplacement des bases industrielles dans l'Oural et s'oppose à la prise de Leningrad (Saint-Pétersbourg).

***"Le Siège de Leningrad"** durera 900 jours, de septembre 1941 à janvier 1944. Plus d'un million d'habitants périrent et la famine de l'hiver 41-42 fera 10 000 morts par jour.*

Au printemps 1942, l'armée allemande reprend l'offensive en la concentrant vers les champs de pétrole au Sud du Caucase. Pour protéger celle-ci et éviter une contre-attaque soviétique, elle doit s'emparer de Stalingrad (Volgograd) rejointe à marche forcée par la 6^{ème} Armée de Von Paulus.

***"La Bataille de Stalingrad"** se déroulera d'août 1942 à janvier 1943 et se terminera par la défaite des Allemands et la capitulation de Von Paulus.*

C'est un événement majeur de la 2^{ème} Guerre Mondiale car il annonce le début de la fin pour les Allemands jusque-là presque invincibles.

La bataille, incluant le siège de la ville, les combats à l'intérieur et la contre-offensive soviétique, causera la perte de plus d'un million de Soviétiques et de 500 000 soldats allemands et alliés soit 8 000 morts par jour.

En juillet 1943 la Wehrmacht reprend l'initiative et lance une grande offensive d'encerclement sur le saillant de Kursk.

***"La Bataille de Kursk"** du 5 juillet au 23 août 1943 constituera la plus grande bataille de chars de l'Histoire. Elle se termine par l'échec des Allemands et marque un tournant décisif après Stalingrad. Les pertes suivantes sont dénombrées :*

- Soviétiques : 600 000 hommes, 1 500 chars, 1 000 avions ;
- Allemands : 500 000 hommes, 980 chars.

***"L'Opération Bagration"**¹ en juin 1944 permet à Staline de reprendre la Biélorussie et de détruire le Groupe d'Armée Centre de la Wehrmacht. Ses troupes, poursuivant leur avance, arriveront aux portes de Varsovie en janvier 1945, et, prenant de vitesse ses Alliés, entreront à Berlin en avril.*

Le coût humain de la campagne de Russie est estimé à 30 millions de morts. Ce nombre correspond à plus de 20 000 morts par jour en moyenne sur 4 ans de guerre.

Condamnant naturellement la monstruosité de toutes les violences, la mise en parallèle de ces chiffres avec ceux des guerres et combats qui ont suivi, et qui se perpétuent, peuvent nous amener à relativiser l'intensité des conflits actuels et à méditer.

C6.E1

¹ Du nom d'un général russe, mort en 1812 lors de la campagne de Napoléon en Russie.

Chapitre VI

Ma scolarité

Le choix

Au 2^{ème} trimestre 1941, je termine le "Cours Supérieur", la classe de fin d'études. J'aurai 14 ans en octobre et termine ma scolarité primaire. Mon départ de l'école de "la rue Camille Douls" étant inéluctable, à la sortie, deux voies me sont offertes, si l'on peut dire :

La première, la plus simple, consiste à entrer dans la vie active à la recherche d'un emploi ou d'un apprentissage. C'est celle prise par la plupart de mes camarades, l'ambition neutralisée par le milieu social.

Le Code du Travail encore embryonnaire, les horaires élastiques, le SMIC inconnu, aucun obstacle sérieux ne s'oppose à la "fluidité" des activités. Si l'on sait lire, écrire et compter les "petits boulots" ne manquent pas. On ne peut naturellement songer à se payer "un vélo" de sitôt, mais, la rareté et la cherté de certains biens n'encouragent pas la stimulation des besoins. Nous n'avons donc pas le sentiment d'être frustrés contrairement au temps présent, cette perception nous conduit simplement à nous satisfaire de ... "rêves".

De plus, les parents assurant la subsistance de leur progéniture jusqu'au départ du "cocon familial", celle-ci a "mauvaise conscience" à y rester trop longtemps. Les moyens financiers de l'adolescent s'améliorent aussi, bien que "la paye" soit généralement versée "au pot".

Toujours animé d'une certaine "ambition"(?), de curiosité et d'une soif de connaissances, je choisis de tenter de suivre la seconde piste : la poursuite des études. Une course d'obstacles commence alors.

N'ayant pas les capacités d'un surdoué, comme Albert Camus¹, à l'issue de mes études primaires mes difficultés scolaires se poursuivent. Elles procèdent de trois causes principales, auxquelles on peut rajouter une tiède ardeur à l'effort inhérent à tout adolescent de "modèle courant" quelles que soient les époques.

Énoncés dans le "chapitre II" sous la rubrique "Maîtrise de la langue", mes origines, mon environnement et l'obligation faite par nos enseignants de ne communiquer qu'en français avec nos parents sont la première de ces causes.

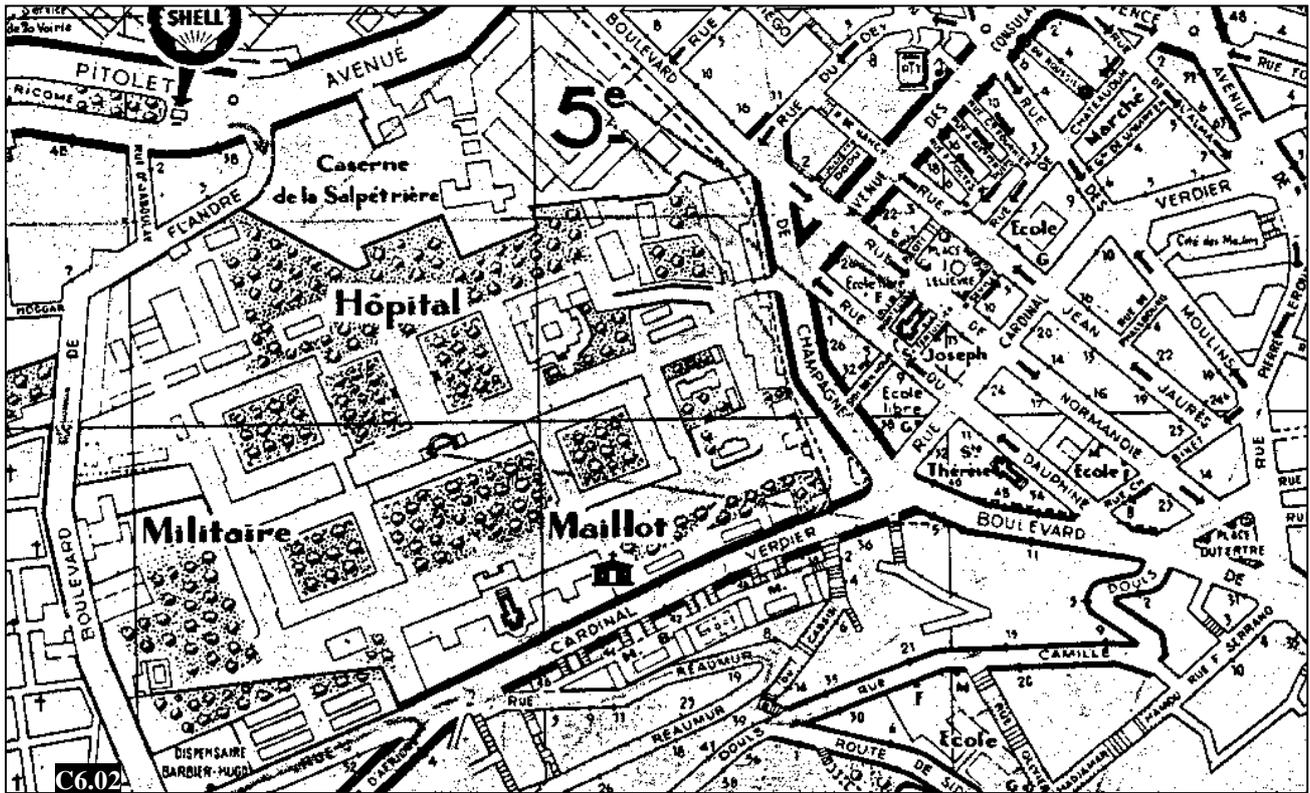
La deuxième, exposée encore dans ce même chapitre sous la rubrique "Filières scolaires", résulte d'un enseignement à double itinéraire (C2.E1). Ce système se caractérisant par deux formes de scolarité "étanches" l'une de l'autre :

- Le lycée avec ses classes et son enseignement secondaire (l'école de la bourgeoisie) ;
- le primaire et le primaire supérieur (l'école du peuple).

Les enfants de milieux modestes, généralement orientés vers la seconde, effectuent des études courtes et limitées.

¹ Pied-Noir, Prix Nobel, issu d'un milieu populaire, sa mère était immigrée espagnole comme la mienne.

Bab-el-Oued



- De droite à gauche en descendant en diagonale (1) ; plus bas (2) ; vers la gauche (3) ; vers la droite en bas (4) :
- (1) Rond-point des 3 Horloges, marché couvert, école, Place Lelièvre, Église Saint-Joseph ;
 - (2) Rue de Normandie, école de filles, rue du Dauphiné, Chapelle Sainte-Thérèse, bd de Champagne ;
 - (3) Rue Cardinal Verdier, Cité HBM, rue Réaumur, à l'extrême gauche bd des Flandre et cimetière ;
 - (4) Rue Camille Douls, écoles.



1999 – L'école de la place Lelièvre

Est toujours là, mais le drapeau algérien a pris la place du drapeau français au-dessus du porche
 À l'angle de l'immeuble, la "Papeterie-bonbons Tuduri" (chez Coco et Riri) n'existe plus

La troisième cause enfin, la guerre, se fait sentir dès la rentrée d'octobre 1939 par l'absence de nos excellents instituteurs. Leur remplacement par du personnel féminin temporaire non "aguerris", est relaté dans le même chapitre sous la rubrique "Primaire", sous-titrée "1939 / 1940 en 2^{ème} CM2". Le manque de professeurs, de livres et les changements imprévus d'établissement perturberont toute ma scolarité secondaire.

Ma décision maintenant prise, quelle procédure effectuer pour suivre ce "chemin" ? L'ONISEP¹ n'est pas encore créé et les conseillers d'orientation², s'ils existent en Algérie, sont invisibles.

L'information se diffuse "de bouche à oreille", essentiellement par les instituteurs, les camarades, les frères et les sœurs aînés. Les parents, généralement illettrés, n'ont pas de compétence pour ce genre de conseil.

Mon père, toutefois, aurait voulu m'envoyer en France à l'École des Enfants de Troupe. Sa situation d'ancien combattant mutilé de guerre et sa position au Gouvernement Général, près du "Bon Dieu", permettaient cette inscription. Mais, pas question pour ma mère de se séparer de son dernier rejeton mâle, la "prunelle de ses yeux", en l'expédiant si loin. Son veto prononcé, mon père n'insista pas.

Des renseignements recueillis, mon choix n'est pas compliqué : l'EPS³ ou l'EPI⁴, et, en cas d'échec, les Cours Complémentaires Place Lelièvre⁵ ou Dordor, rue Levacher, en centre-ville. Ces établissements sont les précurseurs de nos Collèges d'Enseignement Général ou Professionnel actuels. Le lycée, lui, garde ses portes fermées.

J'échoue en juin aux examens d'entrée des deux premiers, mais, suis reçu à celui commun aux deux seconds et admis à l'école de Bab-el-Oued choisie à l'inscription. Attendant la rentrée, je pars alors allègrement en vacances, nullement impressionné par les événements mondiaux dramatiques dont je n'avais pas conscience :

L'armée allemande, déclenchant "l'Opération Barbarossa" le 22 juin 1941, envahissait le territoire soviétique (C6.E1). Cette funeste agression, suivie de l'attaque japonaise de Pearl Harbor le 7 décembre provoquant l'entrée en guerre des États-Unis et du Japon, entraînera la conflagration mondiale.

Place Lelièvre 1941 /1942 C C 1^{ère} année (5^{ème} lycée)

La rentrée

En octobre 1941, je commence mes études secondaires en rejoignant ma nouvelle école place Lelièvre. Elle fait face à l'église de mon baptême et de ma Première Communion (C6.01-n°9 du plan). Je la connais depuis longtemps mais n'ai jamais franchi son portail.

¹ Office National d'Information Sur les Enseignements et les Professions.

² Naissent en 1931 ; diplôme d'État en 1944 ; en 1991 deviennent "conseillers d'orientation psychologues" (!).

³ École Primaire Supérieure du boulevard Guillemain à Bab-el-Oued, près de l'EPS des filles de la rue Lazerge où Lydie poursuit ses études depuis deux ans. La mixité n'existe pas encore.

⁴ École Pratique d'Industrie, rue de Lyon au Ruisseau à l'Est d'Alger.

⁵ Face à l'église Saint-Joseph à Bab-el-Oued, pas loin de notre demeure.

C'est la plus vieille, la plus importante et la plus renommée de Bab-el-oued¹. La carte scolaire, déjà en vigueur à cette époque, m'avait contraint à fréquenter l'école de la rue Camille Douls nouvellement construite pour la désengorger

Sa situation centrale, près du lieu de culte, de la "Papeterie-bonbons Tuduri" (chez "Coco et Riri") (C6.03) et de la "Librairie Aper", apportait, outre sa notoriété, des commodités pour la fréquentation du catéchisme et l'achat de friandises et de fournitures scolaires.

Toujours séparées des filles, qui rallieront comme Lydie l'EPS de la rue Lazerge ou le Cours complémentaires de la rue Franklin, j'entre au "Cours Complémentaires" 1^{ère} année (CC 1^{ère}). Je vais avoir 14 ans.

Je retrouve là "Fanfan"², mon camarade de jeux de la rue Réaumur, et fais la connaissance d'Eugène Rizza domicilié rue de Phalsbourg tout près de l'école. Piloté par le premier je m'intègre rapidement sans problème, formant instantanément en compagnie du second un trio inséparable. Nous sommes restés depuis des amis très proches, malgré quelques éclipses consécutives à nos périodes militaires, nos mariages, mon absence d'Alger et notre exode en France.

Je relève, avant de poursuivre, de nouvelles particularités liées aux situations familiales, géographiques et scolaires, mais, découlant en réalité de ce que nous nommons "Destinée", les arabes disent "Mektoub"³ :

Les bons élèves de l'école fréquentant les classes primaires, avaient le privilège d'éviter les aléas du concours d'entrée en classes secondaires. D'autre part, passant outre aux contraintes de la carte scolaire, les enfants ayant un frère déjà scolarisé à l'école pouvaient y être inscrits, ce fût le cas de Fanfan. Ainsi, avec son camarade Eugène, sur la seule appréciation de leur instituteur, les classant bons élèves, ils intégrèrent tous deux le "Cours Complémentaires" sans examen.

Les locaux

Les cours sont donnés dans une grande salle rectangulaire, séparée en son milieu par de grands panneaux coulissants. Ceux-ci fermés, elle se transforme en deux classes indépendantes, de même largeur mais moins profondes, s'ouvrant chacune de plain-pied dans la cour de récréation.

Après chaque leçon les panneaux sont tirés, et, suivant les matières, les élèves ou les professeurs, par un va et vient changent de classes.

Le tour de force consistait, avec seulement deux locaux, à jongler avec les horaires pour assurer l'enseignement correspondant aux trois groupes d'élèves de niveaux différents : 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} (5^{ème}, 4^{ème} et 3^{ème} lycée). On y arrivait, mais, ... avec des emplois du temps "impossibles".

Les exigences actuelles, sur les moyens toujours insuffisants réclamés avec force manifestations et grèves, tant des enseignants que des parents d'élèves quand ce n'est pas des élèves eux-mêmes, me font béatement sourire. À cette époque, de tels agissements auraient été inconcevables et incongrus.

Mais, ... foin des DEVOIRS, n'avons-nous pas des ... DROITS, alors, pourquoi ne pas les proclamer et demander toujours plus ?

¹ Un peu comme "Louis Le Grand" l'est pour le Quartier Latin (!).

² François Lombardo, décédé à Marseille en novembre 2004.

³ "C'était écrit".

Les plus riches souvenirs de mes études secondaires me sont laissés par cette première année. Ceux des suivantes sont plus rares et moins nets.

Pourquoi ? Je n'en sais rien Toujours les mystères de la mémorisation.

Je revois parfaitement nos deux classes, leurs fenêtres, les bureaux, les estrades et les vieux pupitres. De la première, la plus meublée, je garde la vision :

- du placard vitré, servant de bibliothèque et de resserre aux matériels et produits nécessaires aux cours de physique et de chimie,

- et de la paillasse en carreaux de faïence blancs, avec son robinet d'eau pour les expériences scientifiques.

Par un grand bond en arrière dans le temps, mon imagination animant ces images, j'entends le glissement rugueux des panneaux et le brouhaha des élèves se bousculant en changeant de places aux interclasses.

Mes professeurs

Mes premiers professeurs restent, aussi, présents dans ma mémoire :

Morvan, le Directeur, grand, sec, visage émacié et allure sévère, connu pour sa rigueur dans tout le quartier, enseignait les mathématiques. Remarquable pédagogue, probablement non agrégé, mais aux savoirs amplement suffisants pour nous inculquer l'algèbre et la géométrie de notre programme. Par son autorité il me rappelait mes instituteurs Balpe et Peuto : dans sa classe, "on entendait une mouche voler".

Giroux, professeur de physique-chimie et sciences naturelles, à l'inverse de Morvan, était plutôt poupin, la chevelure abondante et bouclée. Volubile malgré un indéfinissable "défaut de langue", comme "le Professeur Nimbus" se montrait quelquefois distrait dans ses démonstrations. Il se laissait parfois gentiment chahuter, mais savait nous stopper avant tout débordement

Excellent enseignant par ses qualités d'ordre et de méthode, je tiens de lui la pratique efficace de plans détaillés, ou résumés, pour rédiger ou apprendre méthodiquement une leçon. Je garde encore, "claironnée" dans mes oreilles, la prononciation particulière des marques de séparations des divisions successives "descendant du général au particulier" :

- "grand Un" ! (I, II, III, ...) ; "grand A" ! (A, B, C, ...) ; "petit a" ! (a, b, c, ...) ; "petit un" ! (1, 2, 3, ...), enfin si des subdivisions étaient encore nécessaires, il terminait par "à la ligne, tiret" ! (-, -, -, ...).

Probablement, cette pratique et son élocution singulière m'ont permis de conserver encore la trace de certaines de ses leçons comme : "la seiche" ou "la moule". Il m'apprit, par exemple, le nom de la première, connue en Algérie sous le vocable de "sépie", l'encre noire qu'elle projette pour se défendre.

Sa curieuse diction sauvera le souvenir d'Avogadro, célèbre physicien et chimiste italien. Souvent lancé à la cantonade par Eugène ou Fanfan, en imitant sa prononciation, ce nom nous a été dévoilé dans une leçon restée assez confuse, mêlant gaz, molécules et atomes la plus petite composante de la matière. L'enseignement scolaire ne connaissait pas encore les quarks et a fortiori, les neutrinos et autres particules élémentaires récemment découvertes.

Bien plus tard, après mes trente ans, à la reprise de mes études, j'ai utilisé sa technique d'élaboration de plan et l'ai transmise, avec profit je pense, à mes enfants.

PERRIN Clément, Jean

Artiste Musicien

Epouse: née Gabrièle, Paule LIAUTAUD.

Enfants: Marcel, Lyse.

Ancienne adresse: 10, rue Mogador, Alger.

Adresse actuelle: 9, rue de Turin, Toulouse (H.-G).

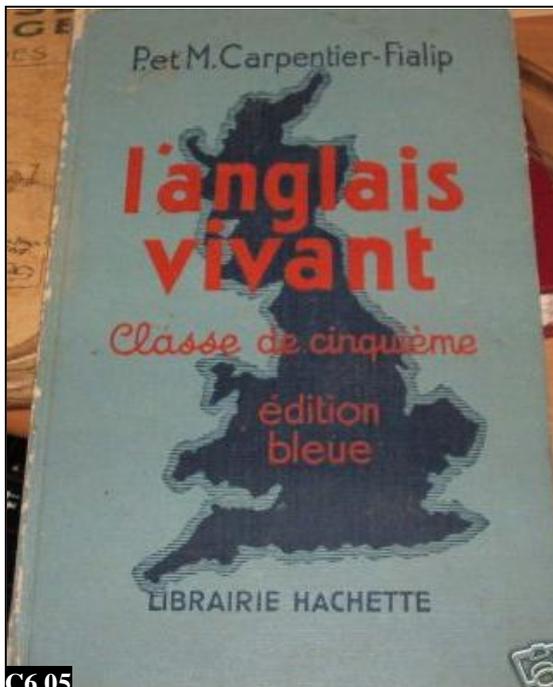
Titres et décorations: Professeur au Conservatoire d'Alger - Soliste de Radio Alger - Officier de l'Instruction Publique - Médaille de Serbie - Médaille d'Orient (1914-1918) - Médaille du Travail (Alger).

Engagé par la Municipalité d'Alger comme soliste grand orchestre 1^{er} octobre 1906 - A quitté Alger fin juin 1962 - Auteur de 15 Etudes Transcendantes pour trompette et Précis de théorie musicale - Adhérent de la Société des Auteurs et Compositeurs, la SACEM.

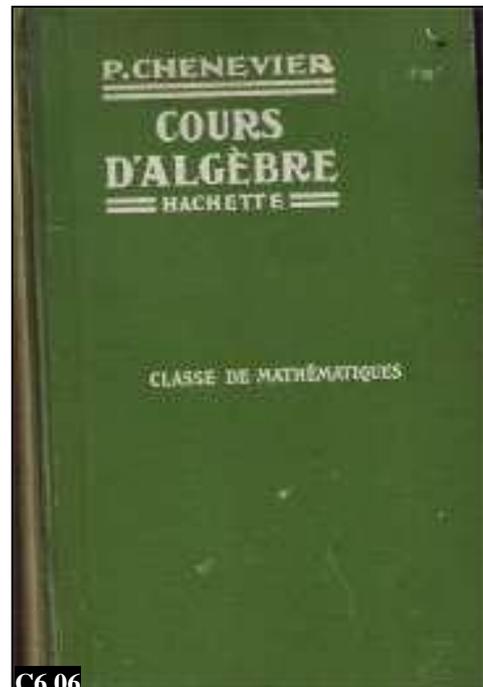


C6.04

Mon Professeur de musique au Cours Complémentaires de la Place Lelièvre



C6.05



C6.06

Auteurs et livres biens connus dans les années quarante

Le Cannelier, professeur de français, est le troisième enseignant ayant marqué ma 1^{ère} année de cycle secondaire. Entre deux âges, l'air décontracté, les cheveux lisses plaqués en arrière, en costume chic "tiré à quatre épingles", il était journaliste à "L'Écho d'Alger" et Colonel de réserve.

Curieusement, je n'ai aucun souvenir de son enseignement, par contre, je me souviens très bien de la discipline annexe qu'il assurait. Il était chargé des "activités de plein air" du mercredi après-midi. Sa situation militaire l'avait probablement prédisposé à se charger de cette tâche supplémentaire.

S'inspirant de l'organisation des Armées et des pratiques du scoutisme il avait formé une troupe avec ses trois classes. Chacune représentait une section d'infanterie avec à sa tête un élève, désigné par lui responsable provisoire. Elles se divisaient à leur tour en trois groupes d'une dizaine de potaches librement rassemblés par affinités.

Toujours facétieux, Fanfan, Eugène et moi avons adopté, entre autres, le plus costaud et le plus gringalet de nos camarades. Le premier, Nocchi, véritable athlète était champion au lancer du poids mais doux et gentil garçon. Le second, Ayache, de confession israélite, peu dégourdi pour ne pas dire "demeuré", était chétif et frêle, l'élocution lente presque inaudible.

Cette dernière unité était désignée, comme chez les scouts, par un nom choisi comme totem symbolisant la patrouille et devenant le signe de ralliement. Prolongeant notre facétie, nous prîmes comme emblème : "les machos".

Ce vocable espagnol désigne généralement un mâle, et plus exactement un étalon ou un mâle dominant. Dans les années soixante ce mot passa dans la langue française pour désigner un homme qui prône sa supériorité virile. Mais ce choix n'était pas le nôtre, car, à Alger, les enfants employaient ce terme dans une autre acception. Il nommait ainsi une grosse sauterelle verte, apte au vol mais lourde et lente, se déplaçant "à pattes" ou par saut en voletant¹. On la capturait en prenant soin d'éviter les "couteaux" de ses deux pattes arrière, longues, effilées et acérées, qui lui permettaient de sauter maladroitement (C6.24).

Avant chaque départ "en expédition" vers les collines de Sidi Benour, les patrouilles rassemblées dans la cour lançaient l'une après l'autre leur cri de ralliement. Notre tour venu, bien alignés en colonne derrière l'imposant Nocchi, Eugène, face à nous, chef de groupe autoproclamé, ... avec notre assentiment, hurlait :

- "Les machos ! Toujours, toujours !"

D'une voix faible et lente paraissant harassée, notre réponse en chœur alors fusait :

- "Dor-mir !"

Éclat de rire de toute la troupe, sourire figé du "colonel", peu habitué par sa pratique du commandement à de telles incartades. Mais, en fin psychologue il n'exprimait aucune réprimande. N'étions nous pas en "loisirs de plein air" ?

En "campagne", comme un chef de bataillon ou un commandant de compagnie, il avait près de lui quelques élèves formant son "État-major" et organisait ses groupes comme des unités en opération. Par ses agents de liaison, il transmettait ses ordres aux différents détachements disséminés dans les collines : déplacements, observations, camouflages, etc. En retour, nous devions "rendre compte".

Nous étions de véritables petits soldats sans armes et ...heureusement sans ennemis.

Dargacha-Sablé, professeur d'anglais, très "british" à l'allure excentrique, cheveux châtain ondulés, lunettes d'écailles, veste à carreaux, nœud papillon.

Son souvenir m'est probablement resté, non par son enseignement ou par sa "dégaine", mais, par la particularité de sa notation :

¹ À ne pas confondre avec les "sauterelles" formant des nuages dévastateurs, qui sont en fait des criquets.

Il appliquait des notes négatives. Nous avons ainsi généralement : -1, -2 ou -3, et rarement des notes positives. Pour ma part je n'ai jamais eu le "bénéfice" de ces dernières. Sur les bulletins trimestriels, sans être très généreux, il "rectifiait le tir" au "pifomètre".

Cette fantaisiste façon d'enseigner ne m'a pas incité à aimer la langue de Shakespeare, et n'a certainement pas facilité la compréhension de ce langage.

L'enseignement des langues étrangères au "Cours Complémentaires" appelle deux remarques :

D'une part, l'étude de l'anglais n'était pas un choix mais une obligation : il n'y avait pas d'autres professeurs ;

D'autre part, c'était la seule langue enseignée jusqu'à à la fin du cycle, en 3^{ème}. Par contre, au lycée, l'apprentissage d'une première langue vivante, au choix¹, commençait en 6^{ème} et une seconde² débutait en classe de 4^{ème}, leur étude se poursuivant jusqu'au baccalauréat.

***Perrin**, professeur de musique (C6.04), vieux monsieur débonnaire, armé d'une infinie patience, s'évertuait péniblement à nous inculquer quelques rudiments de solfège.*

À notre demande, quelques minutes avant la sonnerie annonçant la fin de l'heure, il terminait souvent son cours par un morceau de musique joué sur son cornet à piston. Il sortait ce dernier de son étui, et fixait dans le pavillon une sourdine en forme de gobelet avant de l'emboucher.

Piètres mélomanes, il réussissait à nous captiver par une musique légère, nerveuse et pétillante qu'il savait judicieusement choisir.

Ma mémoire a perdu le nom des professeurs de gymnastique, de chant et de dessin mais garde leur souvenir :

Du premier, je revois la séance de gym sur la place Lelièvre qui nous servait de stade. Au début et en fin de séance nous évoluions au pas cadencé en chantant. Comme j'avais la voix assez juste et la marche correctement rythmée par ma pratique sportive, il m'avait choisi pour donner le ton et démarrer le chant.

La seconde, élégante et ravissante jeune femme, chapeauté et tout de noir vêtue, dissimulait son visage sous une fine voilette qu'elle relevait délicatement pour jouer du violon. Réfugiée Alsacienne, elle venait de perdre son mari tué à la guerre.

Fascinés par sa prestance et impressionnés par sa situation nous nous abstenions de tout chahut. À peine quelques mouvements bruyants d'adolescents, en mal de reconnaissance, désirant se rendre intéressants en présence des filles du cours complémentaire de la rue Franklin, lorsque nous chantions ensemble, sous sa direction, " La Barcarolle des contes d'Hoffmann" d'Offenbach. Médiocre mélomane, il m'arrive encore parfois de fredonner cet air en déclamant les paroles des premières mesures³ :

"Belle nuit, succède au jour, à nos douleurs fait trêve.

"Le temps fuit et sans retour emporte notre rêve

"Loin de cet heureux séjour le temps fuit sans retour ...

L'air et quelques paroles d'une autre chanson, beaucoup plus patriotique et guerrière, me restent en tête. Elle remonte probablement au temps de la royauté rappelant l'attachement de l'Alsace et de la Lorraine à la France :

¹ Essentiellement : anglais, allemand, arabe.

² Essentiellement : espagnol, italien et les précédentes non choisies en 1^{ère} langue.

³ Couplets "non garantis". Sur Internet, la cantatrice Mathé Altéry chante certains passages différemment.

"Les Allemands devant Mézières
 "Disent entre eux d'un air gaillard
 "Gens affamés ne tiennent guère
 "Et les Français n'ont plus de lard ...

Le souvenir de la troisième, une jeune femme¹ encore, reste flou. Seule, ne s'est pas estompée, une excellente note en composition de dessin. Un accident, car je n'étais pas doué pour cet art. Lydie m'avait choisi comme modèle libre, une assiette à gâteau du service à vaisselle de notre mère. J'avais très bien su, paraît-il, combiner artistiquement les couleurs de la mosaïque multicolore agrémentant son centre et décorant ses bords.

Je venais d'apprendre l'existence des couleurs de base : le bleu, le jaune et le rouge, et de leur combinaison engendrant le vert, le violet et l'orange. Cette leçon avait probablement révélé mes "dispositions artistiques".

Mais, celles-ci étant probablement trop bien "cachées", cet exploit ne s'est plus jamais renouvelé.

À la clôture de ce défilé, pratiquement complet, une énigme me surprend : où se cache le professeur d'histoire et de géographie ? Ma mémoire longuement triturée, ne l'a toujours pas retrouvé.

Mes condisciples

Quelques camarades me reviennent en mémoire :

- Grisa, l'un des plus âgés, toujours élégant, en cravate, costume et chapeau mou. Que faisait-il dans cette galère ... ? Il disparut l'année suivante.

- Claude Nocchi et Claude Ayache déjà décrits. Le père du premier était magistrat, celui du second bijoutier.

- Minucci, qui me suivra l'année suivante à Marengo, était fils d'un avocat.

- Et encore, Agostini, grand escogriffe, "grosse gueule" mais brave garçon, et Silami, le musicien, qui fera plus tard des études musicales ; tous deux membres des "Machos".

Sans oublier les deux derniers, déjà cités et jamais perdus de vue, François Lombardo et Eugène Rizza:

J'ai eu l'occasion de parler du premier, Fanfan, dans un chapitre précédent, et la peine de l'accompagner dans sa dernière demeure voici quelques années.

Nous nous sommes connus vers l'âge de 10 ans. Ses parents, d'origine italienne, avaient quitté le quartier vétuste de la Marine, en cours de démolition, pour venir habiter rue Réaumur.

Son père, cuisinier à bord de cargos de la Société Algérienne de Navigation Schiaffino, était généralement absent. Par contre, sa mère, comme la mienne, manifestait souvent sa présence en contrariant nos aspirations d'adolescents. La "Mamma italienne", "couvant tendrement son petit" "nous avait toujours à l'œil".

J'ai rencontré le deuxième, Eugène, en rejoignant la "Place Lelièvre". Il me dépassait d'une bonne tête mais était mon cadet de ... 4 jours. Condisciple favori de Fanfan en "primaire", nos affinités se révélèrent immédiatement et notre trio se forma aussitôt.

¹ Exceptionnelle dans une classe de garçons, mais, 1.500.000 hommes restent prisonniers en Allemagne.

Débarquement en A.F.N. - Bataille de Tunisie et d'Italie 1942-1944

Le 8 novembre 1942, par "l'Opération Torch", 650 navires débarquent au Maroc et en Algérie une force anglo-américaine de 107 000 hommes. Elle vise à reprendre l'initiative en contournant le Reich par le flanc sud.

La faible opposition de l'armée française, contrainte par la convention d'armistice à résister à toute agression, permet aux Alliés de réussir leur offensive avec de faibles pertes. Le succès est dû, pour une large part, aux renseignements et à l'action psychologique déployée par les émissaires alliés et par la résistance locale.

"La Bataille de Tunisie", s'engage dès le 15 novembre 1942. En attendant la montée en puissance des forces alliées, les troupes françaises, fortes de 20 000 hommes sous équipés, commandées par le Général Juin, font face à la poussée allemande sur le front tunisien. À la capitulation allemande, le 12 mai 1943, leur effectif atteindra 80 000 hommes, dont 75 000 pour l'Armée d'Afrique et 5 000 pour les Forces françaises Libres. Les anglo-américains, avec la VIIIe Armée de Montgomery remontant de Libye, aligneront 300 000 combattants.

Le camp alliés déplore plus de 70 000 tués, disparus et blessés, dont environ 16 000 français. En proportion, l'Armée d'Afrique est la plus atteinte avec 8 500 tués ou disparus, dont le Général Welwert commandant la division de Constantine, et 7 500 blessés. Les "Forces françaises Libres" perdant environ 300 tués ou disparus.

Ces dernières, valeureuse phalange acquise à l'Appel du 18 juin, mais de portée modeste, ne comptaient qu'un effectif maximum de 15 000 hommes. Elle montera en puissance pour atteindre 70 000 hommes, après la bataille de Tunisie, en incorporant des Français d'Algérie, pour les trois quart de ce nombre, par la création de la 2^{ème} DB (Division Blindée) de Leclerc au Maroc et la 1ère DMI (DFL),

"La Bataille d'Italie", voit l'intervention des troupes françaises de novembre 1943 à août 1944, après leur participation à la libération de la Corse en septembre et octobre 1943.

Le CEF (Corps Expéditionnaire Français), sous les ordres du général Juin, intègre la 5^e Armée américaine du général Clark.

Il s'illustre particulièrement, en janvier 1944, à la "bataille du Monte Cassino" marquée par l'enlèvement du "Belvédère". Puis, au printemps, à la "bataille du Garigliano" par laquelle les français ouvrent aux Alliés la route de Rome, atteinte le 4 juin 1944.

Le CEF recevra successivement 5 divisions :

La 2^e DIM (Division d'Infanterie Marocaine) Général Dody, fin novembre ;

La 3^e DIA (Division d'Infanterie Algérienne) Général de Monsabert, fin décembre ;

La 4^e DMM (Division Marocaine de Montagne) Général Sevez, fin février, avec,

La 1^{re} DMI (Division de Marche d'Infanterie) connue sous 1^{re} DFL, Général Brosset ;

Un GTM (Croupe de Tabors Marocains) Général Guillaume.

La 9 DIC (Division d'Infanterie Coloniale) Général Magnan, sera engagée plus tard à la conquête de l'Ile d'Elbe.

Sur un total de 120 000 hommes il perdra 7 000 tués, 30 000 blessés, et 4 200 disparus, soit un tiers de ses effectifs.

Les survivants formeront une composante essentielle de la force qui va être engagée dans les campagnes de France et d'Allemagne.

Sa mère étant concierge, il vivait dans l'étroit deux pièces de la loge avec ses parents, son jeune frère et sa cousine orpheline recueillie. Son père, d'origine maltaise, était artisan charpentier de marine. En passant souvent à proximité de l'école, il ne manquait jamais, quand il apercevait Mr Morvan, à qui il avait naturellement donné "carte blanche", de lui demander des nouvelles de son fils. Mais ce dernier, l'humour subtile et féroce au coin des lèvres, le plus dissipé des trois "Matchos", avait l'avantage d'être un brillant élève. Le Directeur louait donc généralement son rejeton, car, tenant fermement ses élèves sous sa férule, il n'avait nullement besoin de l'autorité des parents pour obtenir leur docilité. Néanmoins, dans ses louanges, il introduisait sournoisement une "grenade dégoupillée" : "Travail pas mal, mais ... peut mieux faire". L'explosion se produisait alors au retour du paternel à la maison.

Son franc caractère et sa vive intelligence, appréciés des professeurs, lui évitèrent quelques vicissitudes. Ainsi, à la suite d'une série de punitions non effectuées qu'il jugeait injustifiées, Le Cannelier, qui ne s'en laissait pas conter, le prit à part, et, avant de lever la sanction lui tint ce langage, probablement comme officier et patriote :

- "Vous êtes têtue, mais je suis sûr que si la France avait un jour besoin de vos services elle pourra compter sur vous".

Place Lelièvre 1942 / 1943 C C 2^{ème} année (4^{ème} lycée)

La rentrée

En octobre 1942 je passe en 2^{ème} année (4^{ème} de lycée), je vais avoir 15 ans. Plusieurs professeurs et camarades ne sont plus là. L'absence de M. Morvan est particulièrement remarquée, un nouveau directeur l'a remplacé. Le "téléphone arabe" nous apprend son limogeage, provoqué par son appartenance à la franc-maçonnerie¹. Dommage, c'était un excellent directeur et un remarquable professeur.

Son remplaçant, M. **Nadal**, nous enseignera, comme lui, les mathématiques. Grand, corpulent et sanguin, il respirait l'autorité et se révéla aussi compétent que son prédécesseur.

Au "tableau des effectifs", seul le professeur d'anglais manquait. Attendu plusieurs jours, il ne vint jamais. Alors, comme disait mon camarade déjà cité :

- "Il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions".

Le Rectorat en trouva une : ... nous étudierons ...l'arabe. Le conflit mondial s'étendant, le dicton : "À la guerre comme à la guerre !", ne pouvait pas si bien dire.

Cet enseignement, dispensé par notre Directeur, arabisant distingué, titulaire d'un certificat universitaire, dura très peu de temps en ce qui me concerne. (Hamdoullah !)²

Giroux, notre professeur de sciences, aussi n'était plus là. Une anecdote me rappelle sa remplaçante, Melle **Prach** :

Un jour à la récréation, entrant à l'improviste en salle de classe, elle nous surprit, Fanfan, Eugène et moi, affalés sur la paillasse à fouiller dans son sac pour prendre connaissance des notes de son interrogation écrite. Confondus face à cette jeune femme, les trois adolescents honteux et penauds faisaient une drôle de tête. Elle nous réprimanda mais, considérant notre embarras comme peine suffisante, n'appliqua aucune sanction.

¹ Sous "Vichy", la loi d'août 1941 interdit aux dignitaires francs-maçons de faire partie de la fonction publique.

² Plus exactement : al-hamdoullillah ! "Louange à Dieu", en arabe ; l'équivalent de "Dieu merci", chez nous.

Les bombardements d'Alger 1942-1943

Dès la nuit du 8 novembre 1942 les bombardements allemands sur Alger font, en neuf points d'impact de chute, 17 morts et 50 blessés.

Le lendemain, de nombreuses batteries de D.C.A. sont installées par les Alliés sur les boulevards du front de mer et les hauts d'Alger. Les canons de 40 Bofors à tir rapide, couplés avec les mitrailleuses 12,7, pointent leurs fûts effilés vers le ciel.

Ils accueillent ce même jour, avec les navires à l'ancre, un raid de "Stukas" sur la rade. Au milieu de l'immense armada quelques cargos sont atteints, mais des appareils ennemis sont abattus. L'un d'eux s'écrasera en flammes dans l'embouchure de l'oued El Harrach. La centrale électrique de la S.A.E.F., ainsi que l'hydrobase de l'Agha, sont touchées.

Les navires, surtout les transports de troupes et les cargos, se protègent des avions en piqué en traînant au-dessus de leur poupe une curieuse "saucisse". C'est un ballon gonflable de protection antiaérienne, amarré par un solide filin à leur mat avant.

C'est toujours le port qui est visé. Cependant, en raison de la configuration de la ville, que les aviateurs allemands surnommeront "le trou de la mort", des bombes hâtivement larguées tombent souvent loin de leur objectif.

Le 10 novembre, de nouveau 5 blessés sont dénombrés. À sept reprises, du 20 au 25 du même mois, Alger va pleurer 60 de ses habitants tués et 150 blessés.

Le 22, les bombardements atteignent la chapelle des Sœurs Blanches du cardinal Lavigerie au quartier Belcourt, boulevard Cervantès. Ils tuent 5 sœurs, mais les enfants sont épargnés. Sont touchées aussi les rues Prévost-Paradol, de la Carrière, Marey et Laurent-Pichat. 16 morts et 31 blessés sont décomptés cette nuit.

Le 24, une bombe détruit l'aile ouest du lycée Bugeaud, tuant le proviseur, M. Lalande, sa femme, sa fille et sa belle-mère ainsi que le censeur M. Sauvage (C6.07).

Le 22 et 24, le dépôt des C.F.R.A., rue Alfred de Musset, est atteint. Le dépôt de la Société Algérienne des Pétroles Mory, près du quai de Dakar, est incendié.

Le 3 décembre d'autres bombes font 42 morts et 94 blessés, et, le 26 décembre, 13 morts et 6 blessés.

Les 14 et 15 janvier 1943, des attaques font plusieurs victimes. Celle du 21, fait 17 morts et 96 blessés. Dans la nuit du 26 au 27, six avions allemands sont abattus.

La colonne Baillou érigée au Fort l'Empereur qui servait d'amer aux avions allemand est démolie le 3 février 1943.

Le 18 février, on compte 4 morts et 17 blessés. Le 28 mars, un bombardier "JU 88" est abattu. Sur les 4 membres d'équipage, 3 sont repêchés dans le port avec leur avion, le 4^e trouve la mort après avoir traversé le toit d'une maison.

L'orphelinat des Sœurs Franciscaines de Marie de Notre Dame d'Afrique à Alger est bombardé le 17 avril 1943 vers 20 heures. On déplore 18 morts, 4 blessés et un immeuble effondré.

Des bombes tombent sur le consulat d'Allemagne, au Clos Salembier ; près de l'école de la rue Van Vollenhoven ; à l'école Chazot, rue de Lyon ; des bombes incendiaires provoquent un incendie aux établissements Gifrer et Barbezat au chemin Yusuf. Au Champ-de-Manœuvre, une bombe de 500kg n'a pas explosé, de même au Ruisseau, près des cuves à gaz.

Les bombardements sur la ville d'Alger s'espacent et se terminent le 23 août 1943 avec 4 morts et 20 blessés. Ils auront fait au total : 378 morts, 658 blessés et 179 immeubles détruits.

Je n'ai plus souvenir des autres professeurs de cette courte période qui se termina le samedi 7 novembre 1942 par "l'Opération Torch" (C6.E2).

Le 8 novembre 1942

Le lendemain, dimanche 8 novembre, avant l'aube, une violente canonnade nous réveille en fanfare accompagnée par la lugubre sirène d'alerte.

Dans la nuit noire des éclairs partent de la mer. Mon père, "qui avait connu les horreurs de la guerre" comme aurait dit Fernand Reynaud, l'ironie en moins, a vite compris. Des navires tirent au canon.

Des dispositions sont aussitôt prises par "le Caporal de la dernière guerre" : les femmes à l'abri, les hommes "au poste d'observation". Ma mère et Lydie à la cuisine, la seule pièce qui n'est pas face à la mer, et, mon père et moi, à plat ventre dans sa chambre, fenêtre et persiennes ouvertes, lumières éteintes, observons le large au delà de l'hôpital Maillot.

En riposte, les grosses pièces du fort Duperré, pas très loin sur la colline de la Bouzaréah, au dessus de Saint-Eugène, font trembler l'immeuble.

Au lever du jour, nous apercevons dans le lointain quelques bateaux. Dans la matinée les tirs s'espacent et puis cessent. Ceux de Duperré, très sporadiques, stopperont vers 15 heures.

Après de nombreuses péripéties causant quelques morts et blessés, l'amiral Darlan, en compagnie du général Juin, ordonne le "cessez le feu" en fin d'après-midi. Les anglo-américains investissent la ville, "l'opération Torch" vient de se terminer à Alger. Mais à Oran, la suspension des hostilités n'interviendra que le 10 novembre.

Le débarquement des forces anglo-américaines en Afrique du Nord marque le tournant de la guerre sur le front occidental, conjointement avec les victoires britannique à El-Alamein, en Libye, et soviétique à Stalingrad.

Les bombardements et les Américains

Le lundi 9 au matin, tout est normal. Je rejoins l'école ; elle est fermée. Devant l'entrée, de petits groupes d'élèves et d'enseignants commentent les évènements. Dans l'attente d'instructions, les cours sont provisoirement suspendus. Ils reprendront le lendemain ou ... le surlendemain.

Le calme est revenu à l'exception des alertes nocturnes qui vont se prolonger durant plusieurs mois (C6.E3). Presque toutes les nuits, en effets, le son lugubre et lancinant de la sirène signalant l'approche d'avions ennemis¹ nous invite à descendre aux abris. Nos immeubles HBM étant dépourvus de caves, le tunnel creusé sous la cité en 1939² est le refuge qui nous est affecté.

Le déroulement inquiet et mouvementé de cette "transhumance", présente certains aspects ludiques par sa conviviale promiscuité. N'étant pas toujours très expansifs, contrairement à une idée reçue, les Pieds-Noirs trouvent là l'occasion de communiquer et d'atténuer ainsi leur anxiété.

¹ Basés en Tunisie qui sera libérée en mai 1943.

² Voir chapitre V, rubrique "La guerre", sous-rubrique "les tranchées".

Le Lycée Bugeaud



C6.07

1940 – Entrée du Lycée, place Jean Mermoz (ex-place Bab-el-Oued) et un tramway des TA
 Les appartements du proviseur et du censeur, au dernier étage à droite, ont été pulvérisés (cliché ci-dessous)



<http://perso.wanadoo.fr/bernard.venis/>
 Document Jean-Claude Thodet

C6.08

24 novembre 1942
 une bombe détruit
 une aile du Lycée

Les hommes, "avisés", commentent les évènements. Les femmes, quand elles ne se lamentent pas en priant, "causent" des enfants et du ravitaillement. Les adolescents "mâles", eux, ne connaissant la guerre qu'à travers quelques récits, les livres et le cinéma, à l'exception de quelques angoissés maladiés, considèrent cette situation comme une virile attraction. N'ayant qu'une conscience très vague des dangers, ils sont attirés par ces péripéties inconnues.

Dès la première alerte, laissant les parents installés dans l'abri avec les couvertures, pour se prémunir du froid et de l'humidité du souterrain, et le "cabassette"¹ "au cas où ...", nous restons donc sur le trottoir, devant la porte, au grand dam du "Chef d'îlot"², casqué, de la "Défense Passive". Les dizaines de projecteurs balayant le ciel, l'éclatement des obus et les balles traçantes présentent un vrai feu d'artifice en noir et blanc³, le spectacle est féérique. Mais lorsque la canonnade s'amplifie, l'instinct de conservation et un brin de frousse nous a fait obtempérer.

Agglutinés près de la porte, maintenue légèrement entrouverte, nous tâchons néanmoins d'observer le coin du ciel restant visible. Contre elle, parfois, un tintement métallique se fait entendre. C'est le choc d'un éclat d'obus qui termine sa chute.

Mon père, et pour cause⁴, m'avait précisé que les éclats d'une bombe ou d'un obus étaient très dangereux. Les fragments de projectiles explosant loin dans le ciel peuvent être mortels, car, ils tombent nombreux comme les grêlons, parcourant parfois de grandes distances. Deux éclats sont retrouvés fichés dans nos persiennes et d'autres sur le balcon.

Quelques jours après le débarquement, un bombardier allemand probablement désorienté se délestait d'une bombe près de chez nous. Elle détruisit une villa, à l'angle de la rue de Picardie et du boulevard de Champagne. L'immeuble soufflé, le couple occupant était resté indemnes paraît-il. Au matin, me rendant à l'école, je ne vis que les ruines et les gravats sur les bas côtés des rues déblayées.

Le cœur de Bab-el-oued, éloigné du port, ne connut que ce drame. À sa limite Est, fin novembre, une aile du lycée Bugeaud sera détruite, tuant 5 personnes (C6.08). Et, à sa limite Ouest, en avril 1943, l'Orphelinat des Sœurs de Notre Dame d'Afrique s'effondrera sous une bombe faisant 18 morts et 4 blessés.

J'aperçus mes premiers américains le 10 novembre. Une section d'une vingtaine de soldats, alignés colonne par deux, stationnait près de l'entrée de l'Hôpital Maillot. Je ramenai ce jour là à la maison, une savonnette de marque "Lux". Comme le "savon de Marseille", les produits d'hygiène avaient disparu depuis 3 ans.

Départ pour Marengo

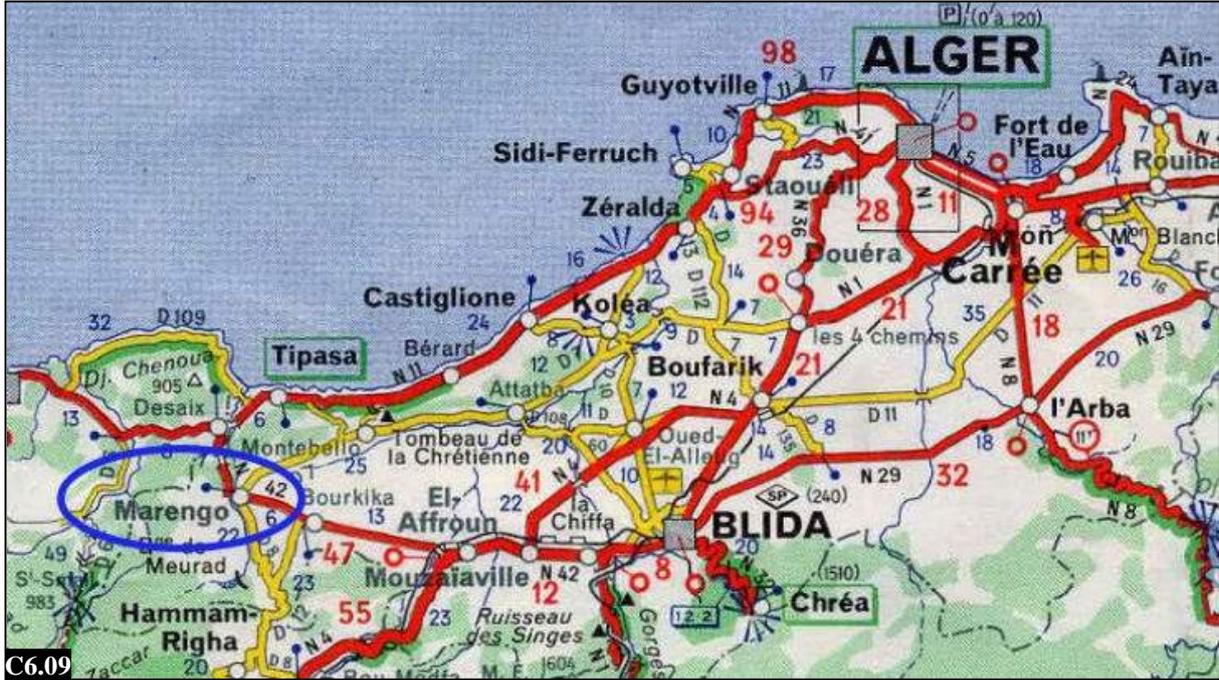
Les bombardements inquiètent les parents d'élèves et préoccupent les autorités qui décident d'éloigner les enfants d'Alger. Il nous est donc proposé, courant novembre, sur la base du volontariat, de poursuivre notre scolarité en internat à Marengo, village situé à 50 km d'Alger (C6.09).

¹ Le "panier pique-nique" en argot pied-noir. Déformation probable de l'espagnol, "cabazo" : panier.

² Civil, ancien militaire, affecté à la "Défense Passive", responsable d'une portion délimitée d'un quartier.

³ La télévision n'existait pas et les films en couleurs étaient exceptionnels, "Blanche Neige" fut le 1^{er}.

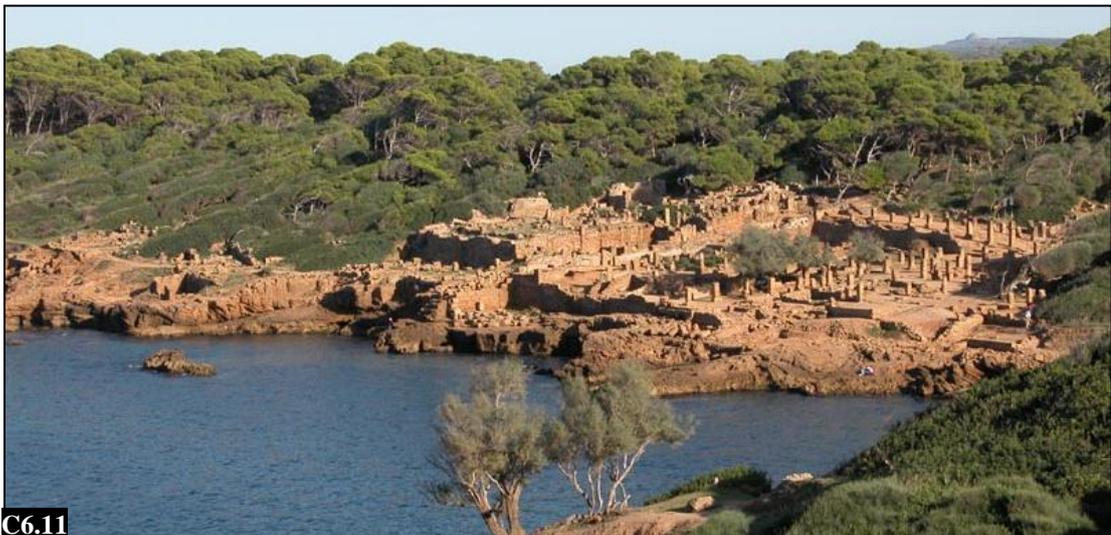
⁴ Il avait été blessé par un éclat d'obus à la joue gauche en 1915. (Voir recueil "Zouave Peres Francisco").



1950 –Alger - Marengo (Carte Michelin)



Ruines romaines
de Tipaza



C6.11

Quelle aubaine ! Je pourrai partir à "l'aventure" et me soustraire à la pesante tutelle des parents. Mais ... problème ? Si j'aspirais à plus d'autonomie, besoin toujours grandissant chez l'adolescent, mon départ nécessitait l'autorisation parentale.

Pour parvenir à mes fins, j'arguais des dangers et des craintes de fermeture de l'école pouvant perturber ma scolarité. La peur ne guidait pas ma démarche pour les raisons exposées ci avant, mais l'argumentation sur les risques encourus me permit, sans trop de mal, de convaincre ma mère, qui, malgré sa rigueur, tremblait toujours pour son "petit" garçon.

La décision prise, je manifestais mes regrets pour cette regrettable situation, et, en "faux jeton" accompli, je dissimulais ma satisfaction.

Fanfan et Eugène développèrent les mêmes arguments pour obtenir l'accord de leurs parents, mais seul le second put m'accompagner. La mère du premier, intraitable malgré mon intervention, ne consentit pas à se séparer de son rejeton.

Je garde un seul souvenir des préparatifs pour la "grande aventure". Minucci, un camarade de classe faisant partie du voyage, me mène chez lui.

Il habite un bel immeuble bourgeois de Nelson, quartier huppé de Bab-el-Oued. Ses parents sont absents. Il m'introduit dans le vaste bureau de son père, avocat ou magistrat. Je suis ébloui par les rayonnages garnis de livres de toutes dimensions.

Je feuillette "l'Encyclopédie Quillet" et suis surpris par la richesse des matières développées : français, algèbre, géométrie, anglais etc. Dans ma naïveté, je pense qu'avec de tels livres les études devaient être sérieusement facilitées, et, l'école et les professeurs pourraient ne plus être indispensables.

Mais le but principal de cette visite est de me montrer le "poste à galène"¹ qu'il doit emporter à Marengo :

Il se compose d'une planchette, un peu plus grande qu'une cassette vidéo, sur laquelle est fixé une bobine de fil de cuivre, un condensateur (?), la galène (?), un curseur Il me détaille l'engin et essaie de le faire fonctionner. Malheureusement malgré tous ses efforts "aucune onde radio ne peut être captée"². Je reste dubitatif.

Il m'annonce : "pas de problème" ! Avant le départ, il sera mis au point avec le concours de son frère aîné.

Mais l'appareil, parvenu à Marengo, n'a jamais réussi à émettre un son.

Marengo 1942 / 1943 C C 2^{ème} année (4^{ème} lycée)

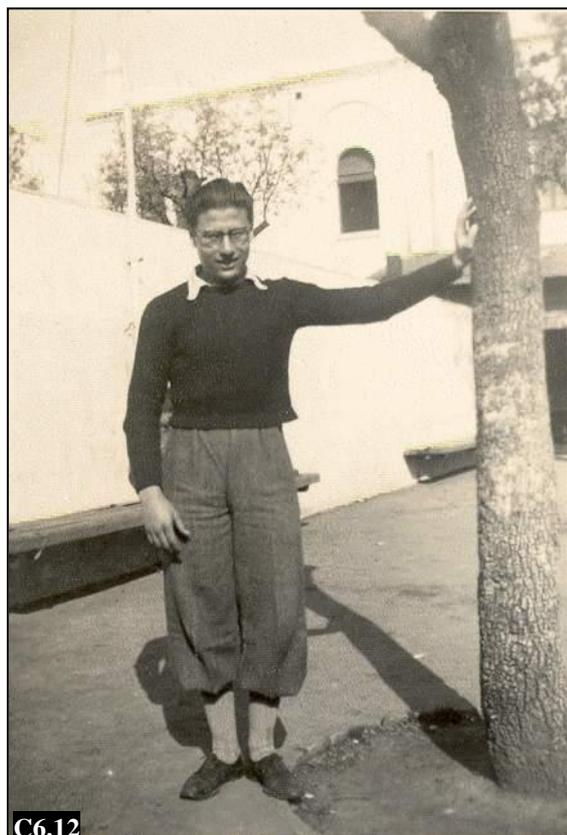
Fin novembre, les formalités de départ accomplies, je rejoins l'important groupe scolaire de Marengo. Il réunit la maternelle, l'école des filles, celle des garçons, et le "cours complémentaire" de l'Ouest algérois.

Je fais connaissance avec le pensionnat, mais, formant équipe avec Eugène je ne me sens pas dépaysé. Curieusement, hors du cocon familial, j'ai l'impression d'une plus grande liberté. En réalité, malgré une discipline assez stricte, en me soustrayant de la tutelle parentale j'éprouvais simplement une sensation agréable d'autonomie.

¹ Sulfure naturel de plomb, utilisé comme détecteur dans les premiers récepteurs de radiodiffusion.

² Normal : même s'il pouvait fonctionner, il manquait les écouteurs.

À Marengo



C6.12



C6.13

Hiver 1943 – Dans la cours du Collège



C6.14

Printemps 1943 – Un jeudi après-midi "loisirs"

Organisation et Études

Des classes ont été libérées pour servir de réfectoire et d'internats aux nouveaux arrivants. Dans mon dortoir je garde la vision de mon lit près de la fenêtre, et, dans l'angle opposé, clôt par deux draps déployés pendant du plafond, "la case" du "pion".

Ce dernier était un vieux garçon, au costume gris "fatigué" flottant sur un corps maigre, le visage émacié, la cravate défraîchie, avec, vissé sur la tête, un chapeau mou avachi aux bords rabattus. Ses dents jaunies par le tabac et son "éternel" mégot, souvent éteint, qu'il suçotait collé au coin des lèvres, l'avait fait surnommé : "Susmingus".

Ce surnom lui avait été donné par mon ancien condisciple de CM2, Maumus, parti en 1939 au "Grand" Lycée d'Alger¹ et retrouvé ici. Son passage dans ce prestigieux établissement l'avait transformé en "latiniste distingué", mais ne l'avait pas rendu plus sérieux. Son penchant pour les espiègleries ne l'avait pas quitté.

Malgré son air peu engageant et le poste ingrat qu'il occupait, "Susmingus" n'a jamais été trop chahuté et, laborieusement, se tirait sans trop de mal de sa fastidieuse tâche de surveillance.

Des enseignants en place il ne me reste aucun souvenir, pas même celui du professeur de langue, et pour cause : il n'y en avait pas. La guerre devant le retenir, sa classe était donc supprimée. Je garde seuls en mémoire quelques algérois, chargés de cours, membres de l'encadrement des "migrants" :

Le directeur, M. Godeau, la cinquantaine, allure sportive, cheveux grisonnant, grosses lunettes d'écaille et pantalon golf, à l'autorité stricte mais bienveillante. Je côtoyais, 3 ans plus tard, son fils, élève de math-élem, dans l'équipe de basket du Lycée Bugeaud.

Une directrice adjointe, petite femme rondelette, active mais discrète, s'occupant particulièrement des filles, le secondait. Les garçons n'avaient pratiquement aucun contact avec elle.

Je n'ai, par contre, pas oublié le visage rayonnant de M^{lle} Lebihan, monitrice d'éducation physique, mais assurant ici le poste de surveillante des filles. Grande et belle fille de 22 ans. Teint clair, mais longs cheveux noirs épais et soyeux, elle était le sosie de Rita Hayworth, vedette d'Hollywood des années 40. Elle aimait la compagnie des adolescents et jouait gentiment "les coquettes" auprès d'eux, mais, sans jamais dépasser les bornes de la bienséance.

Quelques années plus tard, à mon retour de l'Armée, j'eus la tristesse d'apprendre, par ma sœur Lydie, alors secrétaire au service des sports du Gouvernement Général, qu'elle était morte à la suite d'un accident d'anesthésie en mettant au monde son premier bébé.

Aux vacances de Noël quelques élèves rejoignent Alger. À leur retour j'ai la déception de ne plus revoir Eugène parti avec eux. Son père malade, il abandonnait l'école pour un emploi au Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie afin d'aider ses parents.

Dommage, c'était un excellent camarade, mais, de retour au foyer quelques mois plus tard, j'avais la satisfaction de le retrouver.

Cette interruption ne facilita pas son parcours professionnel, mais sa persévérance et ses capacités lui permirent, avant sa retraite, d'atteindre le poste de Directeur Comptable et Financier du Crédit Universel² à Marseille.

Je n'ai plus souvenir des journées de classes et d'études, mais je garde en mémoire quelques autres épisodes de ma vie en internat :

¹ Voir chapitre II "Ma scolarité", rubrique "1938/1939 en 2^{ème} CM 2.

² Banque marseillaise absorbée, dans les années 1980, par l'actuelle banque mondiale BNP Paribas.

1943 - Pâques à Tipaza au pied du Chenoua



C6.15



C6.16

Les soirées du mercredi¹

Après le souper de 19 heures, ces soirées se prolongent exceptionnellement jusque vers 22 heures. Les tables rangées, le réfectoire est transformé en salle de détente et de loisirs. La mixité est tolérée sous l'œil vigilant du directeur, de la directrice, de M^{lle} Lebihan et "Susmingus". Mai 1968 est encore bien loin ...

Entre autres jeux de société, le "ping-pong". Sitôt installée, la table est accaparée par quelques garçons, mais, la seule représentante féminine, M^{lle} Lebihan, nous bat généralement à plate couture.

Ces séances m'ont permis d'acquérir une certaine dextérité dans le maniement de la raquette, mais rien de comparable à la virtuosité de mon petit-fils Benjamin. Sélectionné de la Côte d'Azur, il disputait en 2006, en catégorie cadets, les 8^{ème} de finale des championnats de France de tennis de table².

Durant ces soirées, en succombant au péché de gourmandise, une seconde satisfaction m'est offerte :

Le dessert ce jour là est invariablement du riz au lait présenté sur de grands plateaux métalliques rectangulaires de boulanger. J'adore cette délicieuse sucrerie, mais, certains participants n'ayant pas cette prédilection, deux ou trois plaques non terminées restent toujours à notre disposition.

"Pour reprendre des forces", entre les échanges de balles, je me goinfre alors à satiété en me gavant de ce savoureux gâteau de riz.

Malgré les restrictions de cette époque, je ne me souviens pas avoir constaté une insuffisance sévère de nourriture. Mais les cartes d'alimentation étaient moins restrictives pour la jeunesse et les américains étaient arrivés.

Autres loisirs et sports

Notre programme scolaire comportait des séances d'éducation physique, mais, comme l'anglais, cet enseignement fut escamoté. Le professeur devait être aussi sous les drapeaux ou prisonnier.

Il me reste par contre quelques visions de séances sportives avec mon camarade Sanchez, élève de 3^{ème}, comme moi amateur de sports. Après la classe, en compagnie de M^{lle} Lebihan, quand elle pouvait se libérer, nous nous rendions sur le stade à proximité de l'école.

Sous sa direction nous nous entraînions aux différentes disciplines d'athlétisme, comme la course de vitesse, et les sauts en hauteur et en longueur en particulier. Elle nous dispensait ses conseils et nous initiait aux gestes techniques fondamentaux.

Excellente tennismen, elle nous inculqua aussi quelques rudiments de tennis. Apprendre, entre autres, à tenir fermement sa raquette autrement plus lourde et encombrante que celle du ping-pong. Mais là, on eut fort à faire, car, nous n'avions pas de ramasseurs de balles, et celles-ci prenaient un malin plaisir à s'égailler dans la nature.

¹ La veille du jour de congé scolaire hebdomadaire, le jeudi.

² À Pont-de-Cé, près d'Angers, dans le Maine-et-Loire.

Au cours de l'hiver, Mademoiselle Lebihan est remplacée par une autre jeune monitrice d'éducation physique. Petite brunette bien en chair, moins sexy que la première mais avenante et "belle fille" aussi. Stricte avec ses adolescentes, elle use comme la précédente de son charme auprès des garçons, en gardant comme elle une rigoureuse correction.

Active et dynamique, elle organisa aux vacances de Pâques, avec l'autorisation du directeur¹, une sortie à bicyclettes. Motivant 7 ou 8 garçons volontaires, elle réussit à louer des vélos au vélociste du village. Celui-ci n'en avait jamais préparés autant et dut faire du rafistolage pour les rendre utilisables.

L'itinéraire choisi nous conduisit aux célèbres ruines romaines de Tipaza, distantes d'une douzaine de kilomètres (C6.10-11) et (C6.15-16). Par un temps magnifique et un soleil radieux, j'eus le plaisir de revoir la mer, absente à mes yeux depuis plusieurs mois. Mais la surprise vint, non pas des vieilles pierres érigées sur le sol dont la vue ne m'a jamais passionné, mais des vestiges de villas romaines immergées dans les flots. S'enfonçant sous la surface d'une eau calme et limpide, des parterres de mosaïques s'étendaient sur plusieurs mètres du bord.

Je n'ai plus revu ce curieux et fascinant tableau scintillant sous le soleil, vierge de toute souillure, paraissant lavé et entretenu par la mer.

Autres souvenirs

Restant plongé dans ce séjour à Marengo, des souvenirs généralement flous me reviennent et s'enchaînent :

Ainsi, certains soirs par temps clair, de la cour d'école, nous observions au loin dans le ciel en direction d'Alger, des lueurs fluctuantes nous signalant des alertes aériennes au-dessus de la ville. Mais, étrangement, aucun son ne nous parvenait, le silence dans ce village assoupi restait total.

Nous pensions naturellement à nos parents, mais, insouciance et ingratitude de la jeunesse, aucune angoisse ne nous étreignait.

Comme le poste à galène qui n'a jamais fonctionné, je conserve encore les péripéties rocambolesques de notre camarade Bouffard, grand garçon sympathique mais affabulateur maladif.

Un soir de décembre, après souper, vaquant dans le préau avant de rejoindre le dortoir, je le vois venir vers moi tout excité. Que se passe-t-il ?

Il m'apprend qu'il vient d'être agressé par un parachutiste allemand (?) dans le corridor débouchant de la cour vers l'extérieur. L'intrus s'étant échappé, il m'entraîne sur les lieux de sa mésaventure ...

La porte, généralement fermée à clé, ne l'était pas. Mais cela arrivait parfois, car, malgré les événements, nous n'avions pas encore développé les obsédants sentiments sécuritaires actuels. Inconscient, sans trop de jugeote, je sors avec lui dans la rue pour constater, dans la nuit noire, qu'elle était vide. ... Heureusement (!).

Nous prévenons Monsieur Godeau qui informe le directeur d'école logeant dans l'établissement. Ils commencent l'enquête, entourés d'un groupe d'internes commentant fébrilement chacun à sa manière l'événement.

Mais, des explications confuses de notre gaillard, et, compte tenu de la situation du village, il n'y avait pas plus de "para" pouvant se trouver là que "de beurre en broche".

¹ Les assurances scolaires et tout l'arsenal sécuritaire "paralysant" les enseignants n'existaient pas encore.

Je restais bon camarade, mais ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite. Ainsi, sans trop de précisions, il se disait Écossais, natif d'Édimbourg, adopté par une famille française. Était-ce la vérité ? Je n'ai pas cherché à la connaître.

Souvenir encore, les visites faites à Marcel Perez, enfant de la Cité, stationné à Meurad près de Marengo. Il avait 20 ans et accomplissait son service national, incorporé dans les Chantiers de Jeunesse (C6.E4).

C'était le frère de Vincent Perez qui avait retrouvé en 1989 les amis d'enfance dispersés dans l'hexagone et nous regroupait, depuis cette date, dans des rassemblements d'amitiés mémorielles et mémorables.

Averti de sa présence et de sa vie spartiate par les nouvelles d'Alger, j'allais le voir, les dimanches, avant son départ pour l'Armée d'Afrique. N'étant pratiquement pas rationné, je lui apportais quelques nourritures glanées aux cuisines à sa grande satisfaction. Le franchissement des 6 ou 7 km qui nous séparaient, n'était pour moi qu'un entraînement à la marche en plein air.

Lors de nos retrouvailles, dans les années 1990, il ne manquait pas de me rappeler cet épisode, suivi et agrémenté des péripéties de sa campagne d'Italie en 1944 (C6.E2). Gentil garçon, il nous a quitté, rejoint par son frère Vincent, voici quelques années.

Une curieuse coïncidence termine le rappel de mes randonnées à Meurad. Micheline, ma charmante compagne épousée huit ans plus tard, se trouvait à Pâques 1945 dans l'ancien camp des "chantiers de jeunesse". Interne au pensionnat Saint Louis à Oran, ayant perdu sa mère en janvier, elle avait rejoint son père pour les vacances pascales. Celui-ci, militaire de carrière¹, était détaché dans cette localité où il encadrait un stage d'artillerie dispensé à un groupement d'officiers.

Un autre souvenir insolite et spectaculaire me revoie, dans la cour de récréation, assistant à de fascinants ballets aériens d'hirondelles.

Au printemps, sous le préau, s'engouffrant et fusant dans un va et vient incessant, nullement gênés par notre présence, une demi douzaine de couples s'activent fébrilement. Ils construisent ou confortent les nids (C6.23) existants sur l'arête des murs et du plafond.

Transportant des petites boules de boue, des brindilles et des brins d'herbe, ces gracieux passereaux terminent leur l'ouvrage en forme de demi-coupe en quelques jours. La virtuosité de leurs vols et l'agilité de leur bec, servant successivement de bétonnière et de truelle pour malaxer et cimenter ce torchis, sont un captivant spectacle.

L'heure de la ponte et de la couvée arrivée, la ronde se calme. La tête de la femelle s'aperçoit, de temps en temps, dans la mince ouverture laissée sous le plafond. Le mâle seul continue ses randonnées pour alimenter sa moitié, mais n'entre pas dans le nid.

Les nichées ont dû naître, mais sont restées invisibles à mes yeux. Nous avons l'interdiction formelle de les déranger et avons quitté Marengo avant leur envol.

Je termine ma séquence sur Marengo par une pensée pour ma camarade Armelle. Cette fille grande et mince, paraissant frêle et délicate, n'était pas d'une grande beauté mais dégageait charme et douceur par les traits fins et réguliers de son visage et son extrême sensibilité. Un peu plus âgée que moi, elle était élève de 3^{ème}.

¹ Adjudant chef dans l'artillerie.

Chantiers de jeunesse et Armée d'Afrique

L'armistice de 1940 ayant supprimé le service militaire obligatoire, les chantiers de jeunesse furent créés comme une sorte de substitut le 30 juillet 1940. Les jeunes hommes de la zone libre et de l'Afrique du Nord française en âge d'accomplir leurs obligations militaires y étaient incorporés pour un stage de huit mois.

Ils vivaient en camps comme des soldats en campagne à la manière du scoutisme, mais avec le volontariat en moins. Encadrés par des officiers, ils n'étaient pas armés. Astreints à un entraînement physique intensif, ils accomplissaient des travaux d'intérêt général, notamment forestier, dans une ambiance militaire.

Le but était de leur donner, par une vie de travail rude en pleine nature, une formation morale et virile, toutes classes sociales confondues, sur la base d'un système mi-civil, mi-militaire. Ces jeunes pourraient être ainsi formés en dehors du contrôle allemand, pour devenir des soldats le moment venu.

Dans l'esprit du général Weygand, commandant en chef en Afrique du Nord, "l'armistice n'étant qu'une suspension d'armes" il aurait dit au colonel Van Hecke, commissaire régional des chantiers en A.F.N., en juin 1941 : "travaillez pour que ce soit une armée mais ne le dites pas".

En Afrique du Nord, après le débarquement allié du 8 novembre 1942, à la demande du colonel Van Hecke, le 14 novembre, le général Giraud, nommé commandant en chef des armées de terre et de l'air, signe la militarisation des chantiers. Le commissaire Van Hecke est déclaré "traître à la Patrie" par la radio de Vichy.

Le 25 décembre 1942, les chantiers de jeunesse deviennent des centres mobilisateurs de l'Armée d'Afrique.

En juillet 1943, 20 classes sont mobilisées en Afrique du Nord (classe 24 à classe 44), représentant un effectif de 176 000 hommes soit 16,5 % de la population française européenne. Les Français-Musulmans Algériens, les Marocains et les Tunisiens, pour la plupart volontaires, fourniront 233 000 hommes soit 1,6 % de ces populations.

En France métropolitaine les classes 1944 et 1945 ne seront jamais appelées. Seuls les jeunes gens volontaires engagés pour la durée de la guerre, dans la 2^{ème} DB du général Leclerc ou la 1^{ère} Armée du général de Lattre, se trouvèrent sous les armes.

Le ralliement de l'armée d'Afrique aux Alliés entraînera, le 11 novembre 1942 l'occupation de la zone libre par les Allemands, l'arrestation et l'internement en Allemagne du général Weygand, et, le 27, la dissolution de l'armée d'armistice et le sabordage de la flotte française à Toulon. Ce dernier sacrifice apportait le plus cinglant démenti à Churchill et condamnait l'agression de Mers-el-Kébir.

Si l'histoire a retenu les épisodes glorieux des Forces Françaises Libres de Bir Hakeim et Koufra, pourquoi a-t-elle "oublié" le débarquement allié en Afrique du Nord et les victoires françaises qu'il engendra ? Pour l'expliquer, ne faut-il pas se souvenir que de Gaulle fut le grand "oublié" par la volonté de Roosevelt ? Ce dernier, craignant qu'une intervention du Général nuise aux espoirs de rallier les forces françaises d'Afrique, ordonna de ne lui donner aucun renseignement concernant "Torch" avant son succès.

La clé du divorce entre de Gaulle et l'Algérie ne vient-elle pas du choix américain favorable à Giraud, suivi du réveil en fanfare de l'armée d'Afrique ?

Les débarquements Alliés en 1944

Le 6 juin 1944, par "l'Opération Overlord", 5 000 navires débarquent sur les plages normandes une force Alliée de 156 000 hommes (Américains, Britanniques, Canadiens etc.) et 20 000 véhicules.

La participation française se limitera à :

- Une dizaine de parachutistes largués sur la Bretagne pour des actions de sabotage ;
- 177 combattants du commando Kieffer incorporé aux troupes britanniques
- Quelques équipages de bombardiers et bateaux de guerre de la France Libre,
- Et, aux éléments de la Résistance française qui perturbèrent les transmissions allemandes.

La 2^e DB (Division Blindée) du Général Leclerc, incorporée à la 3^e Armée américaine du Général Patton, ne débarquera que le 1^{er} août 1944, deux mois plus tard.

L'ouverture de ce second front a été décidée en novembre 1943 à la conférence de Téhéran par Roosevelt, Churchill, et Staline pour soulager le front russe.

Le 15 août 1944, par "l'Opération Dragoon", 2 mois plus tard, plus de 2 000 navires de transport, sous la protection de 250 vaisseaux de guerre dont 34 français, débarquent, sur les plages de Provence entre Le Lavandou et Saint-Raphaël, une force Alliée comptant 94 000 hommes (Américains et Français.) et 11 000 véhicules, soutenue par un appui aérien de plus de 2 000 avions.

Dès septembre, ce corps expéditionnaire s'élèvera à près de 400 000 hommes. Constitué par la 7^{ème} Armée américaine commandée par le général Patch, il est composé du 6^e corps d'armée comprenant 3 divisions, d'une division aéroportée (incluant une brigade britannique) et de la 1^{ère} Armée française (Armée B) sous les ordres du général de Lattre de Tassigny.

Cette dernière regroupe : 5 divisions d'infanterie, 2 divisions blindées, 2 groupements de tabors et des éléments de réserve. Elle rassemble les combattants du corps expéditionnaire français replié d'Italie et des soldats d'Afrique du Nord fraîchement embarqués : Français-européens, Français-musulmans d'Algérie, Marocains, Tunisiens et troupes d'AOF et d'AEF.

Les unités suivantes la composent :

1^{re} DMI (Division de Marche d'Infanterie) connue sous 1^{re} DFL. Général Brosset.

2^e DIM (Division d'Infanterie Marocaine) Général Dody.

3^e DIA (Division d'Infanterie Algérienne) Général de Monsabert.

4^e DMM (Division Marocaine de Montagne) Général Sevez.

9^e DIC (Division d'Infanterie Coloniale) Général Magnan.

1^{re} DB (Division Blindée) Général Touzier du Vigier.

5^e DB (Division Blindée) Général Vernejoul.

2 GTM (Groupes de Tabors Marocains) Général Guillaume.

Ce 2^{ème} front a pour but de prendre l'armée allemande en tenaille, entre les troupes débarquées en Normandie et celles remontant de Provence. La jonction se fera le 12 septembre à Montbard au cœur de la Bourgogne.

Fin novembre, la 1^{ère} Armée libère Mulhouse et Belfort, mais l'offensive française pour réduire la "Poche de Colmar" échoue à la mi-décembre. Les allemands opposant une résistance désespérée, le Rhin ne sera atteint qu'en février et franchi en mars 1945.

La ville de Constance, qui m'accueillera en "Occupation" 5 ans plus tard, sera prise le 25 avril, et l'Armistice mettant fin aux hostilités signé le 8 mai 1945.

Quand l'occasion se présentait¹, nous nous sentions bien ensemble échangeant confidences et impressions. Attiré par sa personnalité sensible et affectueuse, il m'aurait été agréable de pousser plus loin notre relation. Une "amourette" à cette époque et à notre âge ne tirait pas à conséquence et n'allait pas bien loin. Avec simplement la main dans la main et un regard appuyé caressant on approchait du "7^{ème} ciel".

Mais notre entente est restée au stade de la pure camaraderie. Nous avons néanmoins réussi à régler quelques problèmes de cœur, ... pour d'autres adolescents.

En juin 1943, l'année scolaire terminée, je rejoins Alger pour les grandes vacances. Les Allemands ont capitulé en Tunisie depuis le 12 mai.

Place Lelièvre 1943 / 1944 C C 3^{ème} année (3^{ème} lycée)

À la rentrée d'octobre 1943, je vais avoir 16 ans dans quelques jours. Je réintègre la "Place Lelièvre" toujours dirigée par notre professeur de mathématiques Monsieur Nadal. Restant cantonné aux leçons d'initiation il ne dispense plus de cours d'arabe dans notre classe, et, toujours pas de professeur d'anglais. Pour la 3^{ème} année consécutive, l'enseignement d'une langue vivante sera de nouveau escamoté. Le corps enseignant manque toujours de "têtes" :

Plus d'un million d'hommes restent détenus en Allemagne et 20 classes de recrutement sont mobilisées en Afrique du Nord (C6.E4). Le débarquement des alliés en Sicile, le 10 juillet, a commencé la "Campagne d'Italie", et la Corse vient d'être libérée le 5 du mois (C6.E2).

Assis près de moi sur le banc du même pupitre, j'ai plaisir à retrouver mon camarade Fanfan. Mais, la plupart de mes souvenirs scolaires ont disparu, probablement occultés par les activités extérieures accompagnant généralement l'adolescence. Seuls surnagent : la crise d'épilepsie du Directeur et, Chateaubriand, "jugé responsable" de mon échec au Brevet Élémentaire.

Du premier, je garde des images nettes de la "vidéo" qui se déroule en classe au cours d'une leçon d'algèbre :

Monsieur Nadal, debout face à nous, donne des explications sur sa démonstration. Soudain, son visage sanguin s'empourpre davantage, son corps se fige, se crispe, et, comme une masse, tombe raide sur le dos sa tête cognant violemment le carrelage.

Pris de convulsions, il tremble, râle et semble étouffer, une bave blanchâtre sortant de sa bouche. Dans mes oreilles résonnent encore le bruit des talons de ses chaussures tambourinant violemment le sol.

Nous restons médusés, mais certains, pris de panique, se précipitent sur les panneaux de séparation qu'ils ouvrent violemment en hurlant. L'autre professeur et les instituteurs rameutés interviennent. Isolés dans la classe jumelle nous n'assistons pas à son évacuation, mais apaisons notre émoi en laissant libre cours à nos commentaires animés.

Cette scène, spectaculairement pathétique, n'eut pas de conséquence dramatique. Quelques jours plus tard le Directeur reprenait son poste, comme si rien ne s'était passé, sous les regards scrutateurs de la classe.

¹ Rare, car la mixité scolaire encore "tabou" ne verra le jour qu'en 1962.

Le second souvenir, celui de François-René de Chateaubriand, émerge d'une amère déconvenue.

Faisant suite aux "classiques" du XVIII^{ème} étudiés en 4^{ème}, nous découvrons cette année les "romantiques" du XIX^{ème}. Mais, par un malheureux concours de circonstances, après un survol des préromantiques, l'étude de cet écrivain se déroule lors d'une absence scolaire pour maladie pendant l'hiver 43-44.

Durant cette saison, Alger subit une épidémie de fièvre typhoïde. La population civile ne disposant pas encore d'antibiotique, de nombreux décès sont dénombrés. L'Armée américaine seule commence à être approvisionnée en pénicilline¹.

Mon neveu Jean-Pierre, gravement frappé par cette affection, manque de succomber. Je suis atteint à mon tour, mais le médecin appelé ne diagnostique qu'une paratyphoïde². Diète hydrique au bouillon de légumes, la médication de l'époque, et je suis sur pieds en quelques jours³.

Mon ange gardien toujours vigilant a bien fait son "boulot", mais moi je n'ai pas fait le mien :

"Cossard sur les bords", comme tout potache ordinaire, j'ai fait confiance au hasard, non pas comme les joueurs du Loto, mais en espérant la non sortie du " numéro choisi". Je ne me suis donc pas donné la peine d'étudier cet auteur. "Les mémoires d'outre-tombe" ne m'ont pas "interpellé". Avec "les" Vigny, Lamartine, Musset, Hugo et consorts c'était bien la "poisse" si le "père du romantisme" se manifestait à l'épreuve de français. Je me persuadais que cela n'arriverait pas. Mais ... "manque de pot" ... c'est arrivé.

Cette "impasse" m'a été fatale, le sujet à l'examen du Brevet Élémentaire portait sur... Chateaubriand. Celui-ci arborait bien le prénom de mon père et le mien, mais cela n'a pas suffi à me "porter chance". J'échouais lamentablement, sans même obtenir les points nécessaires pour la session de rattrapage de septembre.

"Piégé" par Chateaubriand ! C'était une bien piètre excuse pour me donner bonne conscience (!).

"De profundis".

Fanfan ne fit pas mieux. Ce fut, si l'on peut dire, ma seule consolation. La "vie active" maintenant nous attendait, qu'allions-nous faire ?

Au cours de nos cogitations, le "téléphone arabe" n'ayant pas cessé de fonctionner, une opportunité se présente. Nous apprenons qu'une classe de seconde moderne⁴ s'ouvre au lycée Bugeaud à la prochaine rentrée. Elle accueillera les élèves quittant la 3^{ème}, sans obligation de diplôme⁵, l'admission se faisant en fonction des places disponibles. L'examen d'entrée a lieu fin juin et comprend deux matières : mathématiques et français.

Assez bons dans la première, nous sommes par contre peu brillants dans la seconde. Nos origines n'ont pas favorisé l'éclosion de champions d'orthographe et de syntaxe.

Mais, que risque-t-on à essayer ? Nous remplissons les conditions et nous ne sommes pas à un échec prêt.

Ô divine surprise ! Nous sommes admis tous les deux.

¹ Sa fabrication débute aux États Unis en 1942.

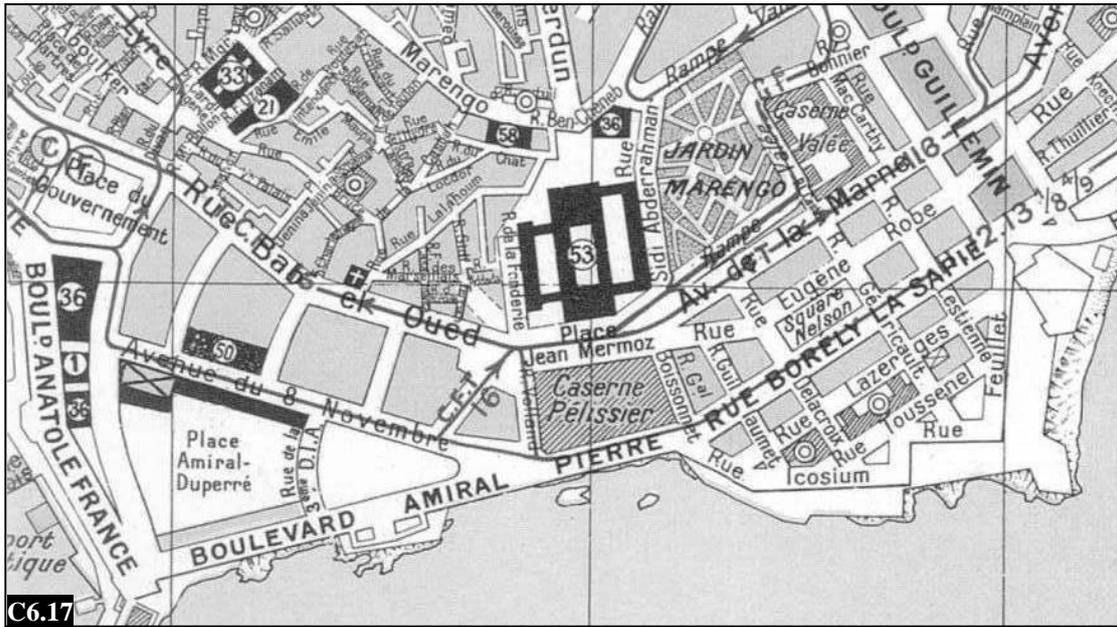
² Forme atténuée de la typhoïde.

³ Voir chapitre IX "Derniers souvenirs", rubrique "Souvenirs graves et sérieux", "Les maladies".

⁴ Les classes d'enseignements appelés "moderne" n'existaient pas encore au lycée.

⁵ Les élèves de 3^{ème} lycée, n'étaient pas présentés au Brevet élémentaire. Ce diplôme n'était pas dans la filière.

Le Lycée Bugeaud



1950 – Plan du Lycée (53) et son environnement



1920 - Le bâtiment principal, la cour centrale, les deux ailes et les cours latérales

(Ma classe, la 1^{ère} M1, était située au dernier étage de l'aile droite à l'extrême gauche sur la photo)

Légende :

- 1 – La caserne Pélassier (siège de l'État-major de la Division d'Alger) ;
- 2 – Le Kursaal (théâtre démoli dans les années trente) ;
- 3 – Les immeubles cossus de l'avenue de la Marne à l'entrée de Bab-el-Oued ;
- 4 – Le Jardin Marengo ;
- 5 – La Médersa (établissement d'enseignement traditionnel musulman : droit, théologie, littérature).

Sans diplôme, mais assurés de pouvoir continuer nos études et "viser" le baccalauréat, rarement accessible à cette époque à des enfants de banlieue, Fanfan et moi partons en vacances chez mes sœurs à Oran.

Le 6 juin 1944 mourait de la tuberculose mon "grand frère" et voisin, Jeannot Gatto, et les troupes alliées débarquaient en Normandie avant de débarquer le 15 août sur les côtes de Provence (C6.E5).

Lycée Bugeaud 1944 / 1945 - Seconde M² (école Rochambeau)

En octobre 1944, la guerre maintient le lycée occupé par les soldats de la "Royal Navy". La rentrée ne pouvant avoir lieu dans ses bâtiments, les élèves des différentes classes sont accueillis dans diverses écoles de la ville :

Les 4^{èmes}, rue Lazerges, les 6^{èmes} et 3^{èmes}, rue du Soudan, les secondes et math'élém', rue Rochambeau etc. Et le hasard faisant bien les choses, cette dernière, située à Bab-el-Oued, est la plus proche de mon domicile.

J'entre dans ma 17^{ème} année à la fin du mois et continue de poursuivre mes études en zigzag, en les agrémentant de quelques parties de saute-mouton par-dessus les cycles d'enseignement,

Outre la légèreté de mes connaissances, une importante difficulté m'attend dans cette nouvelle classe : les langues étrangères.

Le Brevet Élémentaire en exigeait une seule, étudiée pendant les 3 années de collèges. Mais les lycéens en apprenaient deux, imposées au baccalauréat : la 1^{ère} commencée en 6^{ème}, et la seconde en 4^{ème}, soit, respectivement, 4 ans et 2 ans d'études.

Malheureusement, en "grattant" bien, je n'avais étudié la 1^{ère} qu'une année et n'avait jamais débuté l'étude de la seconde. Inutile de "faire un dessin" je m'engageais dans "une galère", mais le choix, si l'on peut dire, fût très simple :

Anglais en 1^{ère} langue, et en 2^{ème}, compte tenu de nos origines, Fanfan choisit l'italien et moi l'espagnol. L'option paraissait judicieuse mais elle dissimulait un piège redoutable : la perception rudimentaire d'un langage, pratiqué par une Espagnole illettrée (ma mère), mâtiné d'un "jargon oranais" (mon père).

Mais si je reste toujours allergique à la langue de sa gracieuse Majesté britannique, l'espagnol, probablement par atavisme, m'a fortement attiré. Cet intérêt m'a peut-être permis de garder le souvenir du professeur d'espagnol, Monsieur Cazenave. La cinquantaine passée¹, grand, fort et corpulent, jovial et débonnaire. Je revois sa silhouette et garde en mémoire notre premier contact. Faisant connaissance de ses élèves, mon tour venu à "l'appel", il me lance, après quelques mots en espagnol pour tester ma réaction :

- Peres, connaissez-vous l'origine de votre nom ?

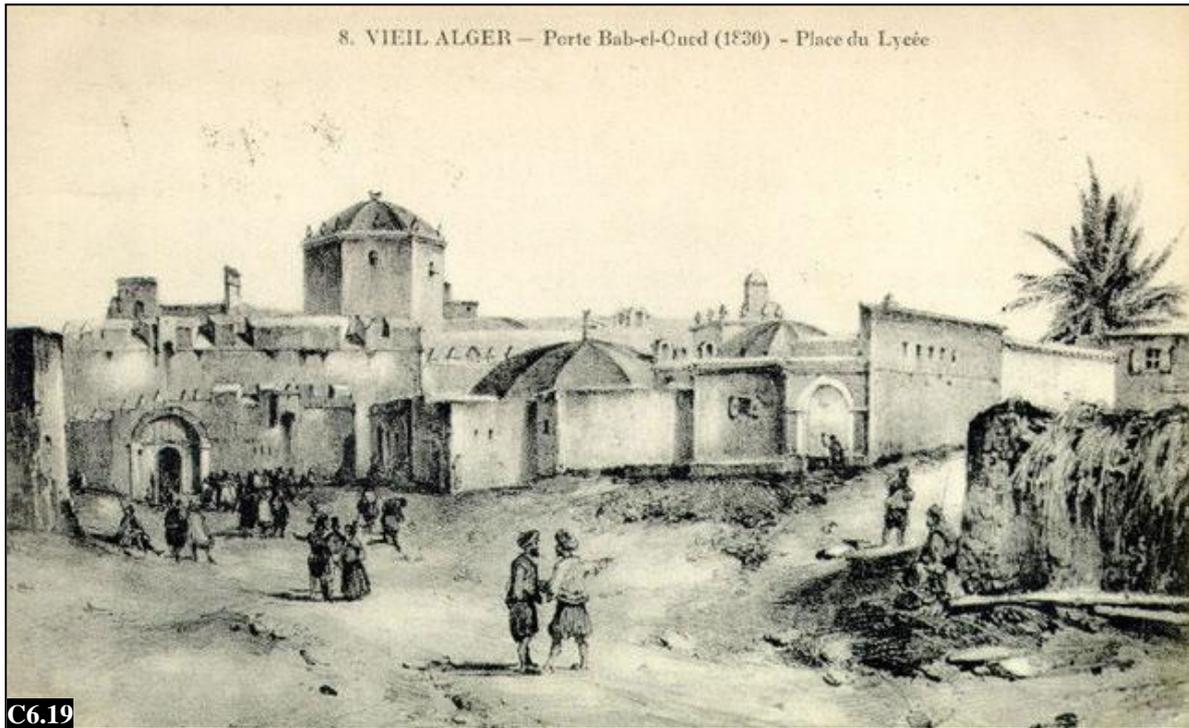
- Non !

- Il signifie : "fils de Pierre". La lettre "d" de Pedro ayant été "avalée", la terminaison "ez" ou "es" traduit "fils de". Cette forme se retrouve dans d'autres langues. Les anglo-saxons et les scandinaves utilisent le suffixe "son" : "Johnson", "Samuelson" ; les slaves, "vitch" ou "vicz" : "Ivanovitch". Les langages sémitiques utilisent le préfixe "ben" ou "bou" : "Benali", "Boubakeur", "Bensoussan".

Je restais coi, surpris par cette découverte linguistique.

¹ Trop vieux probablement pour être sous les drapeaux.

Lycée Bugeaud



C6.19

1830 – Emplacement futur du Lycée (gravure)



C6.20

Cour centrale du Lycée
Au fond surplombant l'horloge, la Médersa et son dôme

Sans prétendre me mettre "à niveau" en langues étrangères, je devais toutefois faire des efforts particuliers pour ne pas sombrer. Mais malgré mon désir toujours vif d'étudier, ma volonté chancelante ne me poussait pas à un travail personnel soutenu. Les cours particuliers par des professeurs, trop onéreux, étaient réservés aux "bourgeois". Le "téléphone arabe" du lycée nous trouva toutefois une "ouverture", nous procurant le sujet de deux anecdotes toujours en mémoire :

La première concerne les cours d'anglais dispensés par une vieille métropolitaine, ancienne gouvernante en Angleterre. Elle logeait rue d'Isly, en centre ville, dans un appartement poussiéreux de style britannique¹, rendu lugubre et sombre par d'épais rideaux.

Elle nous accueillait Fanfan et moi, contre une pièce de 5 francs chacun par leçon commune. Mais nous ne l'avons pas visitée plus de trois ou quatre fois, car, en plus de l'éloignement, nous ne ressentions pas d'amélioration. Était-ce son manque de professionnalisme, ou notre absence d'efforts et notre manque d'intérêt pour la langue de Shakespeare ? Probablement les deux.

Dans la seconde nous découvrons l'existence de "L'Université Populaire", située au centre d'Alger, dans une petite rue parallèle à la rue d'Isly, la rue Mogador. Dans cette artère se trouvait "l'illustre" théâtre des "3 baudets" de Jo Bernardet, Christian Vebel et Pierre-jean Vaillard.

Derrière le nom pompeux d'université, un cours du soir pour adultes dispensait des leçons de français, de mathématiques et de langues vivantes. Financés par la municipalité, les cours étaient gratuits, seuls étaient à notre charge de modestes droits d'inscription.

Fanfan s'inscrit en "italien" et moi en "espagnol" en "embarquant" notre inséparable compère, Eugène, employé au C.F.A.T.², que nous prenons à 18 heures à la porte de la banque. Celui-ci, ayant une grand-mère d'origine espagnole me rejoint dans cette dernière discipline.

Cet épisode, comme le précédent, ne durera que trois ou quatre leçons. Pour une heure de cours assez "houleux" et un enseignement peu rigoureux, nous engageons une véritable expédition au départ de Bab-el-Oued. J'ai toutefois gardé le souvenir de notre première leçon qui s'intitulait : "el deportista" (le sportif).

Dans cette seconde au lycée, une autre anecdote concerne notre professeur de français, Mademoiselle Bouffiez. Grande et mince, le visage ingrat sans être disgracieux, le cheveu court et brun mais le teint clair, elle était encore étudiante à la faculté d'Alger.

Avec sa silhouette, je garde en mémoire la note 13 qu'elle m'octroya à notre première dissertation. C'était la meilleure note de la classe. Elle avait dû être séduite par le raisonnement et l'argumentation, mais avait probablement négligé la syntaxe et particulièrement l'orthographe.

Sensée maîtriser cette dernière discipline, les dictées étaient supprimées en seconde. "Je respirais" enfin, car, faisant toujours plus de 5 fautes j'avais inmanquablement zéro. Ma hantise avait maintenant disparue mais mes difficultés étaient bien restées.

Cette "curieuse" prouesse laisse planer le doute sur l'expérience et la compétence professionnelle de l'enseignante mais pas sur mes capacités littéraires, car, cet exploit ne s'est jamais renouvelé.

Mes souvenirs de seconde se terminent par l'enseignement des mathématiques, assuré par un vieux professeur tiré de sa retraite par la guerre. De petite taille, rondouillard dans un costume gris défraîchi, le cheveu peu fourni bien plaqué sur le crâne.

¹ Comme il se présente dans les feuilletons "d'Agatha Christie".

² Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie.

Lycée Bugeaud – Classe de 1^{ère} M²



1946 – Classe de Physique - Chimie

Je suis le 3^{ème} à gauche, assis au 1^{er} rang, au centre le professeur, chapeau à la main, derrière lui Fanfan



1946 – Cours d'Éducation physique

Je suis accroupi avec lunettes et cuissette blanche

Les livres sont devenus rares depuis le début de la guerre, trois élèves seulement en possèdent un trouvé miraculeusement chez un bouquiniste. Son cours consiste donc à dicter les passages essentiels du bouquin¹(C6.06) en s'interrompant, de temps en temps, pour clarifier en quelques coups de craie une démonstration au tableau.

Mais au lieu d'éclaircir tout reste obscur. Nous avons peine à suivre, car, avant d'avoir terminé d'écrire notre dernière ligne, son explication au tableau est déjà commencée et parfois terminée.

À l'issue de cette "course" je ne comprenais pas grand-chose et n'était pas le seul. Et, quand par hasard, un "courageux" arrivait à l'interrompre pour lui demander une précision, il se lançait dans une explication "hermétique" puis continuait sa leçon sans s'assurer de notre compréhension.

Les devoirs n'étaient jamais ramassés et leur correction rapidement "bâclée". Il semblait enseigner dans un amphithéâtre de faculté, donnant l'impression d'ignorer la présence de ses élèves.

Dérouté, nous étions "largués". On essayait bien Fanfan et moi de sortir du "brouillard" de cette matière qui ne nous était pas rébarbative. Mais, découragés et démunis, nous ne persévérions pas suffisamment dans l'effort pour combler nos lacunes.

La guerre se termine le 8 mai 1945, les classes fin juin, je pars en vacances en attendant la prochaine rentrée.

Lycée Bugeaud 1945 / 1946 - Première M²

Octobre 1945, je vais avoir 18 ans. Libéré des troupes britanniques, l'aile détruite par le bombardement de novembre 1942 réparée, son intégrité retrouvée, le lycée Bugeaud s'ouvre à ses élèves (C6.07-17-18-20). Si les hostilités avaient duré quelques mois de plus, j'étais appelé sous les drapeaux² et n'aurais pu franchir le portail de ce majestueux bâtiment³.

Je connaissais bien la façade du "Grand Lycée"⁴ depuis mon enfance, mais n'avais jamais gravi les marches de son entrée. En rejoignant ma classe, repérée sur le grand panneau placé à l'entrée, je suis impressionné par son ampleur et son étendue. Cours, escaliers et coursives se succèdent. Après quelques fausses manœuvres, Fanfan et moi trouvons enfin la 1^{ère} M². Un vrai jeu de piste pour y parvenir. Située au 2^{ème} étage de l'aile gauche du bâtiment principal, on y accède par une galerie extérieure surplombant une cour annexe.

Ouf ! Mais oh ! Surprise, la salle est vide. Aucun mobilier, seul un vieux bureau de prof dans un coin. Le tableau noir est remplacé par une peinture verte sur le mur fraîchement peint. Conscients de la pénurie entraînée par la guerre, disciplinés, nous assistons aux premiers cours, debout, appuyés au mur ou assis par terre.

¹ Le Chenevier classe de seconde.

² Mon cousin Bébert (Albert Amoros) appelé en février 1944 venait d'avoir 18 ans. Il débarquait en Provence et participait à la campagne de France et d'Allemagne avant d'avoir 20 ans.

³ Un des plus grands lycées de France métropolitaine et d'Outre-mer.

⁴ Le lycée Gautier, plus récent, était surnommé "Petit Lycée".

Nous ne possédions pas à l'époque cette culture "citoyenne" actuelle du "ya ka" ou du "faux con" ou "fokon"¹. L'État, "cette nébuleuse bien lointaine", ne pouvait, à nos yeux, être "gorgé" de richesses suffisantes pour satisfaire tous nos besoins. Appréciant la valeur des choses à leur juste prix, nous étions bien heureux d'avoir l'enseignement scolaire gratuit.

Les pupitres nous sont livrés quelques jours plus tard. Étaient-ils neufs ou usagés ? Je ne m'en souviens plus.

Toujours peu de souvenirs de ces études secondaires. Seul le prof de physique-chimie, grand, sec, chapeau mou au bord rabattu, reste fidèle à ma mémoire. Probablement grâce à la photo de classe exposée ci-contre. Je revois bien la vaste salle de travaux pratiques parsemée de paillasses, mais aucune expérience ne resurgit.

Démobilisés, la guerre terminée, les professeurs titulaires sont revenus. La plupart, agrégés, sont d'excellents pédagogues. Restant flou dans ma mémoire, je "devine" les profs de math, de français et d'anglais. Le premier, grand, mince, cheveu poivre et sel, costume gris, allure d'aristocrate. Le second, plus petit, costume bleu marine, toujours en mouvement faisant les cents pas devant le tableau, paraissait plus "populaire" malgré une certaine classe.

Tous deux, pratiquement sans livres ni notes, développent leurs cours de façon remarquable. Leurs exposés didactiques sont d'une singulière compréhension. Malheureusement, mes lacunes trop béantes ne pouvaient être comblées en quelques mois. Trop de trous auraient dû être bouchés auparavant. Cela viendra, quoique partiellement, mais bien plus tard.

Du professeur d'anglais, j'ai souvenir qu'il était jeune mais ne puis juger de son enseignement car, étant "largué", je ne suivais plus. J'essayais bien de faire des efforts, mais comme je ne savais pas encore "apprendre à apprendre", je "pataugeais", me lassais, abandonnais et ... recommençais sans progresser.

En rentrant de Marengo, gardant l'espoir de reprendre cette langue, j'avais tenté de la réviser avec Mac Gregor. C'était le Sergent chef mécanicien de l'atelier de réparation de l'unité motocycliste anglaise, installée dans une classe du rez-de-chaussée de notre immeuble. Mais cet Écossais, jovial et sympathique, à la fine moustache blonde de "sous-officier de l'Armée des Indes", ne connaissait pas un mot de français. Il était plus performant dans la mécanique que dans la version française. De plus, je soupçonne son anglais d'avoir été teinté de "gaélique écossais" ou de "scots", car il ignorait pas mal de mots de nos cours.

D'autre part, il avait fort à faire pour entretenir la douzaine de motos de ses estafettes qui poussaient à fond leur machine. C'étaient de véritables acrobates. Certains arrivaient debout sur la selle, bras en croix, parcourant une bonne centaine de mètres avant de se rasseoir en voltige et entrer leur engin dans l'atelier. Leur comportement traduisait l'insouciance des soldats éloignés provisoirement des zones de combats.

De l'épisode Mac Grégor, grand buveur de thé comme tout Britannique qui se respecte, une vision nette me reste d'un détail souvent répété :

Quand je m'arrêtais parfois au pied de l'escalier et poussais la porte intérieure de la classe pour le saluer, je l'apercevais, souvent l'après-midi, buvant ce breuvage ou le préparant dans une tasse blanche cylindrique comme une petite chope de bière. Il désirait généralement m'inviter, mais après l'avoir une fois goûté j'ai toujours décliné son offre.

¹ Pour les "retardés" : "il n'y a qu'à ..." et "il faut qu'on...". Qui ? ... Les autres (!)

Le moral sérieusement miné par les thèmes et les versions anglaises, Fanfan et moi, appréhendions l'examen. Mais, au début du 1^{er} trimestre 1946, une modification du programme¹ des "sections modernes" nous ouvrait une porte de secours. Le choix nous était donné entre :

Garder une seule langue vivante à l'écrit, la seconde se passant seulement à l'oral, et, en contre partie, l'épreuve orale de chimie devenait épreuve écrite.

Ou, conserver les deux langues vivantes à l'écrit et à l'oral, l'épreuve de chimie restant orale.

Sans hésitation, à la première option nous avons dit : "banco !". À l'écrit, Fanfan adoptait l'italien et moi l'espagnol. Nous n'étions pas des "aigles" mais nous nous sentions ... "moins mauvais" dans la pratique de notre langue maternelle.

Notre intérêt pour la langue anglaise, déjà bien faible, disparut alors complètement. Nous négligions l'épreuve orale sans grand souci, et "séchions" souvent les cours. Quand nous y assistions, nous bavardions ou faisons les imbéciles au fond de la classe, comme lors d'une certaine séance :

Ce jour là, Fanfan, avec ma complicité, eut l'idée facétieuse d'introduire en classe un petit chat arborant à son cou un gros nœud formé par un ruban de couleur bleue. Miaulement craintif de l'animal, et hilarité contenue sous cape de la classe. Mais le prof, malgré sa jeunesse, sut maîtriser la situation. Il continua sa leçon feignant de ne rien voir et ne rien entendre, et la légère effervescence disparut rapidement. La plaisanterie fit "long feu", mais nous étions fiers de "l'exploit" sans avoir conscience d'être de "pauvres idiots".

L'avenir se chargea de nous le faire savoir.

Que me reste-t-il encore en mémoire ? Plus grand-chose :

Le prof de gym, discipline que j'appréciais et suivais assidûment, a disparu (C6.22). Celui qui dirigeait l'équipe de basket du lycée, visible sur une photo², n'enseignait pas ma classe. Quant aux profs d'histoire-géo où sont-ils passés ? Je n'en sais rien. Pourtant, si je n'apprenais pas souvent mes leçons j'aimais bien ces matières.

Mes condisciples ? La plupart bons camarades mais à part Fanfan, je ne revois que des visages grâce aux photos. Quelques internes, studieux et bûcheurs, et plusieurs élèves-maîtres détachés de l'École Normale d'Instituteurs de la Bouzaréa. Les bâtiments en réfection, précédemment occupés par l'Armée, ne pouvaient encore les recevoir.

Me revient encore in extremis, le souvenir d'une particularité vestimentaire :

Les élèves de 1^{ère}, Philo, Sciences-ex, Math-élem et préparatoire aux grandes écoles pouvaient porter un calot piqué d'une lettre grecque métallique sur l'un de ses revers. Les "Modernes" arboraient la lettre "rhô" ressemblant à un "p", les Littéraires "alpha", les Philo "phi", les Math-élem "mu", je ne me souviens plus des Sciences-ex et des différentes classes de Prépas.

À l'exception des "Corniches"³, seul un petit nombre d'élèves exhibait ces signes distinctifs. Je ne les ai jamais portés, car je me voyais mal entrer à Bab-el-oued et rejoindre la cité coiffé de ces accoutrements. Quelques élèves de ma classe les avaient adoptés ; on en distingue deux sur la photo souvenir ci-contre.

J'arrive ainsi péniblement, cahin-caha, au mois de juin et aux épreuves de la 1^{ère} partie du baccalauréat. L'échec prévisible met fin à ma scolarité. Je n'obtiens même pas les points nécessaires pour me représenter à l'examen de repêchage en septembre.

¹ Au fil des temps, pratique toujours à la mode.

² Chapitre VII "Activités sportives ...", rubrique basket.

³ Classes préparatoires à Saint-Cyr.

Pour me donner bonne conscience, je trouve bien quelques causes à mes déboires : la faible démocratisation des études secondaires¹, mes origines étrangères, ma filière scolaire chaotique, la guerre. Mais, quelles que soient les excuses recherchées pour m'absoudre de mes échecs, avec le recul du temps, une constatation s'impose : avec plus de travail et de persévérance, j'aurais pu faire mieux.

Sans prétendre avoir leurs qualités ni atteindre leur notoriété, mais avec un brin d'humour, n'aurais-je pas pu suivre l'exemple d'illustres prédécesseurs, comme :

Le Maréchal Juin, fils de gendarme ; Albert Camus, prix Nobel de littérature ; Paul Robert, père du dictionnaire du même nom, ou, Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique. Cette année là, j'ai probablement côtoyé ce dernier élève de 4^{ème}².

Mais, ... encore une excuse, dans les années 40 j'ignorais leur existence. Par contre, une certitude : la "vie active" m'attend maintenant pour de bon.

Je clôture enfin ma "saga" scolaire par une note singulière :

En janvier 1947, avant de rejoindre l'Armée, je passe au Lycée retirer un Certificat de Scolarité, peut-être utile un jour³, au cas où (?) ...

Dans le bureau du Censeur, après consultation des registres, un jeune surveillant rédige, signe, tamponne le document et me le remet.

Au domicile, je le consulte attentivement avant de le ranger. Mais une remarque me trouble et me gêne. Laquelle ?

Observez bien la signature du Certificat reproduit ci-contre (C6.01) et ... devinez !

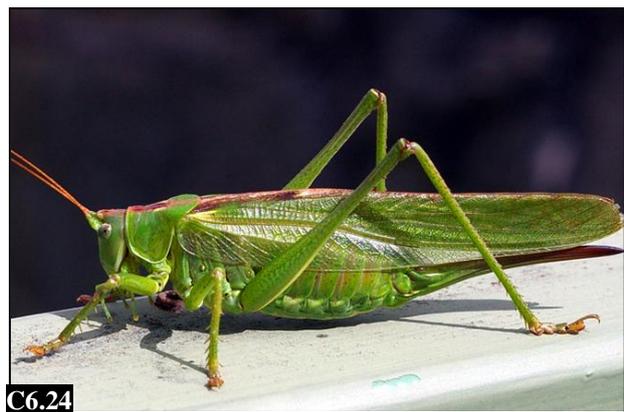
- "Le Proviseur" ... "P°/ René Pérès"

L'écriture manuscrite de cet homonyme n'étant pas très nette, il y a doute (?). Mais il est toutefois bien mince, car l'écriture, comparée à celle du sonnet dédié à ma mère deux mois auparavant, n'est manifestement pas la même.

Ce document révèle une autre énigme (?) : il mentionne "classe de 1^{ère} M¹ alors que je pensais être en 1^{ère} M² (il existait deux classes de "première moderne"). Toujours les confusions et la faillibilité de la mémoire.



C6.23



C6.24

Les alertes hirondelles du préau de Marengo et le "macho" balourd de Sidi Benour

¹ Avant 1939, 3 % des enfants de milieux modestes entrent en 6^{ème}, ils sont 12 % en 1945, 20 % en 1959 et 56 % en 1995. La proportion de jeunes de 20 ans devenant étudiants est passée de 2 % en 1946 à 40 % en 1996.

² Il apparaît sur une photo de classe 1945/1946 sur le site Internet du lycée Bugeaud de Bernard Venis.

³ Mon seul diplôme était le Certificat d'études et aucune pièce ne prouvait ma scolarité jusqu'en classe de 1^{ère}.